

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 210. — SAMEDI, 12 MAI 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. CHARLES FLOQUET, CHEF DU CABINET FRANÇAIS

LE MONDE ILLUSTRÉ
MONTREAL, 12 MAI 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Ma chambre rose, par R. Chevrier.—Une épave de 1763, par Edmond Roy.—No gravures : M. Charles Floquet ; Les gémeaux.—Primes du mois d'Avril.—Prix de M. O. Augé : Le chevalier d'Iberville, par Stanislas Côté.—Logique de la mode.—Aux jeunes demoiselles.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait de M. Charles Floquet.—Les signes du Zodiaque : Les gémeaux — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, dans notre numéro du 26 MAI, la publication d'un grand roman,

L'EXPIATION

qui sera suivi, nous n'en doutons pas, avec le plus grand intérêt.

CONCOURS D'IBERVILLE

PRIX AUGÉ

L'heureux vainqueur pour ce concours est M. Stanislas Côté. Nous publions aujourd'hui son remarquable écrit qui, sans aucun doute, intéressera beaucoup nos lecteurs.

Le prix pour ce concours avait été généreusement offert par M. O. M. Augé, avocat.



La France vient de prouver, une fois de plus, qu'elle s'occupe du Canada, et que ce qu'on écrit chez nous est lu et apprécié la-bas.

Il faut donc renoncer au vieux cliché, que les Français ignorent notre pays, ne savent rien de nous, se figurent que nous nous prome-nons avec des plumes sur la tête et des peaux de bison sur le dos, que nous parlons charabias et que le pont Victoria est au-dessus des chutes de Niagara.

L'Académie Française vient de couronner un bon livre, *Pèlerinage au pays d'Évangéline*, de M. l'abbé H. R. Casgrain, un livre ignoré hier de la foule, connu seulement des amateurs de bonne et saine littérature, et que tout le monde voudra lire maintenant que la docte assemblée qui siège à l'Institut a déposé sur sa couverture une blanche de laurier.

Voici une courte analyse de cet ouvrage, ex-

traite d'un article de M. Napoléon Legendre, que je regrette de ne pouvoir citer en entier :

L'auteur fait remonter son récit à l'époque de la cession à l'Angleterre (traité d'Utrecht, 1713.) C'est véritablement à cette époque du reste que commence la persécution sourde, implacable, s'attaquant aux sentiments, aux affections les plus chères. Et pourtant, ce n'était rien encore auprès de ce qui devait suivre. Peu à peu les esprits s'agrisaient ; on eût dit que la longue patience des victimes augmentait la rage froide de leurs ennemis. D'ailleurs les colons de la Nouvelle-Angleterre étaient là, convoitant les terres fertiles des Acadiens et pressant les autorités locales de leur en livrer la possession. C'est même là—M. Casgrain le prouve clairement,— une des principales causes qui ont amené l'expulsion. Il est intéressant de noter, en passant, combien ces colons de la Nouvelle-Angleterre, si âpres à la curée, avaient peu de qualités pour remplacer cette race acadienne, si franche, si honorable.

Nous voici à l'année 1755, l'année du *grand dérangement*. C'est la date de cette brutale expulsion qui souille l'histoire de la civilisation. C'est le commencement de cette cruelle odyssee qui dure si longtemps, et dont on voit encore de nos jours les marques sanglantes.

M. l'abbé Casgrain a sur ce sujet de très belles pages, pleines de calme et de dignité, mais n'oubliant pas un fait important, et contenant toujours la preuve de chaque assertion qui porte sur un terrain nouveau. Ce récit est long, mais il est attachant et mouvementé ; et bien que les malheurs de ce peuple vous brisent le cœur, vous êtes entraîné à poursuivre la narration, par l'espoir de voir luire enfin le jour de la délivrance qui malheureusement se fait longtemps attendre.

. Une dépêche d'Angleterre nous annonce que l'amiral sir Alfred Ryder s'est noyé accidentellement dans la Tamise.

Mourir dans l'eau douce est une triste fin pour un brave marin qui, du moment où il met le pied sur un navire, ne rêve d'autre tombeau que l'Océan, alors qu'il aura été frappé en faisant face à l'ennemi ou qu'il aura sombré en luttant contre les vagues en fureur.

Cette mort me rappelle un peu celle de Jules Gérard, le tueur de lions, qui avait mille fois affronté la mort dans ses combats contre les fauves du désert, et qui s'est noyé en traversant un fossé où il y avait à peine assez d'eau pour se mouiller les genoux.

Parfois, dans les jours sérieux de la vie, chacun pense à la fin qui l'attend et choisit pour ainsi dire le genre de mort qu'il aimerait.

Le marin songe à la mer, le soldat à la balle qui devra l'atteindre, le poète rêve de mourir au milieu des fleurs, sous un ciel bleu, le savant voudrait finir ses jours en faisant une découverte qui rendrait son nom immortel, etc., etc., mais si l'homme propose, Dieu dispose. Napoléon meurt isolé sur un rocher ; Dumont d'Urville, le vaillant marin, est brûlé en chemin de fer ; Lannier est guillotiné ; des rois meurent en exil ; Bernadette, fils d'un hôtelier, meurt roi.

Va où tu veux, meurs où tu dois.

. Je viens de parcourir le *résumé statistique* pour l'année 1886, publié par le ministre de l'agriculture d'Ottawa.

Cette lecture n'est pas prodigieusement amusante, mais le livre donne des renseignements qui ont leur intérêt, bien que je ne les crois pas d'une exactitude irréprochable.

Un commencement de l'ouvrage se trouve un pseudo tableau des principaux événements d'importance de l'histoire du pays, et, vraiment, on aurait une triste idée de ce qu'on fait les Français en Canada si on s'en rapportait à cet étrange résumé ; mais heureusement on n'est pas forcé de le lire.

Au reste, les personnes qui ne liraient que l'article *Canada*, dans le grand dictionnaire de Larousse, ne seraient pas très bien renseignés non plus, témoin, le passage suivant :

Les reptiles y sont nombreux et on rencontre surtout beaucoup de serpents à sonnettes !

Mais j'en reviens à mon résumé statistique et j'en tire quelques chiffres :

Dans presque toutes les cités et les villes, les femmes sont plus nombreuses que les hommes. Il n'y a d'exception que pour Winnipeg et Victoria, où les hommes sont plus nombreux.

L'excédant le plus considérable est constaté dans les provinces de Québec et de la Nouvelle-Ecosse, où il est de quinze pour cent.

Sur les 2,381 hommes mariés au-dessous de 21 ans qui vivent en Canada, la province de Québec en fournit 1.107, soit près de la moitié, et je crois que, proportionnellement à sa population, aucun pays du monde ne peut être comparé au Canada sous ce rapport.

On se marie très jeune, en effet, dans la province de Québec, et c'est là probablement une des causes de l'accroissement si prodigieux du peuple canadien.

Malheureusement, il faut reconnaître aussi que la mortalité est excessive dans notre province, et si l'on prend la proportion des décès par mille habitants en 1885, on constate que Montréal a la triste supériorité de donner 54 et Saint-Hyacinthe 48 décès, proportion désolante, quand on voit les autres villes ne pas dépasser trente par mille et Winnipeg n'en avoir que neuf.

. Les statistiques criminelles ont aussi leur côté intéressant.

En prenant l'année 1885, la dernière sur laquelle on a recueilli des données certaines, nous voyons que 20,097 condamnations ont été prononcées dans la province d'Ontario contre 7,223 dans la province de Québec, d'où il faut fatalement conclure que nous sommes près de deux fois plus vertueux que nos chers amis les Ontariens.

Je vous disais, il y a quinze jours ou trois semaines, que la cité de Montréal fournissait aux tribunaux un contingent considérable d'ivrognes, et j'étais bien près de jeter la pierre à la métropole du Canada, mais je vois—toujours dans le même rapport—que notre province est une des plus tempérantes du Dominion, car d'après le nombre total des condamnations pour ivresse en 1885, et en tenant compte de la population, voici l'ordre dans lequel se trouvent les provinces au point de vue de l'ivrognerie :

Manitoba, Nouveau-Brunswick, Ontario, Ile du Prince-Édouard, Nouvelle-Ecosse, Québec et enfin la Colombie Anglaise.

La province de Québec étant donc la sixième sur sept, *zuzé un peu, mon bon*, combien on doit se piquer le nez dans les cinq premières provinces !

. Pendant les dix années qui se sont écoulées entre 1875 et 1885, il y a eu 47 exécutions en Canada, comme on fait foi le tableau suivant :

Ontario.....	17
Colombie Anglaise.....	10
Québec.....	9
Nouvelle-Ecosse.....	3
Nouveau Brunswick.....	3
Les Territoires.....	5

On voit donc encore une fois que la province de Québec figure pour moins d'un cinquième dans le total des exécutions.

Cependant, quelque chose m'étonne dans tous ces résultats ; on dit généralement que les crimes sont la conséquence de l'intempérance et de l'ignorance, or il est prouvé que la loi Scott a eu, jusqu'à cette année, beaucoup plus de partisans dans la province d'Ontario que partout ailleurs, les statistiques nous affirment également que les écoliers sont plus nombreux dans la même province, et cependant les crimes y sont plus fréquents.

Il faut donc admettre qu'il y a un vice quelque part, et je ne puis le trouver que dans ces deux raisons : les boissons absorbées dans Ontario sont plus nuisibles qu'ailleurs et l'instruction y est plus mauvaise.

Si vous connaissez une autre cause, je vous serai très obligé de me le faire connaître.

Léon Ledieu

Tout homme qui a fait du bruit dans le monde à deux réputations ; il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui pour savoir quelle est la bonne et la véritable.—FONTAINES.



MA CHAMBRETTE ROSE !

Dans ma chambrette rose où tombe un demi-jour
Entre l'écartement de mes rideaux étranges
On est tranquille, heureux comme au séjour des anges ;
On se croirait parfois dans un berc-au d'amour,
Dans ma chambrette rose où tombe un demi-jour.

Dans ma chambrette rose où tout est poétique
Quand l'oiseau matinal du radieux soleil
Sur sa harpe divine annonce le réveil,
J'aime à rêver longtemps à ce chant sympathique
Dans ma chambrette rose où tout est poétique.

Dans ma chambrette rose où l'on repose en paix
Retentissent toujours des notes parfumées—
J'ai l'ombre bienfaisante et les senteurs aimées
Et les douces fraîcheurs d'un orme au dôme épais
Dans ma chambrette rose où l'on repose en paix.

Dans ma chambrette rose où flotte le mystère,
Où tout laisse échapper une odeur de bouquet,
Chaises, coussins, divans, tout prend un air coquet ;
Tout est bien disposé—pupitre et secrétaire—
Dans ma chambrette rose où flotte le mystère.

Dans ma chambrette rose où je vis si joyeux.
Je me suis entouré d'une touffe de choses
De mille souvenirs, de fleurs, de rubans roses ;
Tout sourit à mon cœur, tout reluit à mes yeux
Dans ma chambrette rose où je vis si joyeux.

O ma chambrette rose ! o chambrette chérie
Où tant de folle ivresse et tant de gais instants
Ont abreuvé mon âme encore à ses vingt ans
En moi ton souvenir est gravé pour la vie
O ma chambrette rose ! o chambrette chérie !

R. CHEVRIER.

Montréal 1888.

UNE ÉPAVE DE 1763

LES ÎLES SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

SITUÉES à soixante lieues des côtes du Cap Breton, à l'entrée de la baie de Fortune et presque en face de la pointe de Lameline, dont elles sont séparées par un bras de mer de dix milles de large, les îles Saint-Pierre et Miquelon forment comme un point noir sur la route fréquentée par les navires qui vont de Québec en Europe.

C'est le dernier adieu du voyageur à la terre d'Amérique avant de voir les côtes verdoyantes de l'Irlande.

Sur une carte à proportions agrandies, le groupe des îles Saint-Pierraises forme un archipel aux lignes brisées dans le genre de celui de la Madeleine. Les îlots qui le composent gravitent autour de l'extrémité méridionale de Terre-Neuve comme les satellites d'une planète.

Si les îles Saint-Pierre et Miquelon tiennent à Terre-Neuve par la géologie et leur groupement géographique, leur histoire s'y rattache encore plus intimement. Tour à tour, comme leur grande voisine, elles ont suivi la fortune des armes qui les faisait françaises ou anglaises.

De temps immémorial les Basques, les Bretons et les Normands, bravant l'océan inconnu, faisaient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve et les côtes qui l'avoisinent. Bien avant Colomb, ils avaient abordé la terre d'Amérique.

Le vieil auteur des *Us et coutumes de la mer* soutient même qu'ils découvrirent Terre-Neuve, à laquelle ils donnèrent le nom de "Baccalaos", *Terre des morues*, cent ans avant les voyages du marin génois. (Garneau, II, p. 138.)

Il n'y a pas de doute que les îles Saint-Pierre furent connues dès que les marins de Bayonne et de Normandie eurent commencé la pêche dans les parages du Nord. Leur proximité des bancs en faisait une station naturelle. Leurs rivages pierreux étaient des grèves toutes prêtes pour la sécherie du poisson ; le havre de Saint-Pierre bien abrité offrait un refuge assuré dans les mauvais temps si fréquents sur ces côtes. Jacques Cartier, si précis dans la description des lieux qu'il parcourut, ne parle pas de Saint-Pierre dans la première relation de son voyage. On sait qu'il pénétra dans le golfe par les rivages septentrio-

naux de Terre-Neuve que baignent les eaux du détroit de Belle Isle.

A son second voyage, comme il retournait en France après l'expédition où il avait pénétré jus qu'à Hochelaga, le navigateur malouin reconnut les îles de Saint-Pierre, le mardi, cinquième jour de juin 1535.

La rencontre que Jacques Cartier fit à Saint-Pierre de plusieurs navires pêcheurs de France et de Bretagne laisse voir que ces îles étaient connues bien avant la découverte du Canada. Elles portaient déjà le nom de Saint-Pierre avant le passage du pilote malouin.

Dans ses voyages de 1603, 1610 et 1611, Champlain salue les îles Saint-Pierre au passage, et il raconte comment plusieurs vaisseaux "y vont faire pêche de poissons sec."

D'après les archives de Saint-Pierre, c'est vers 1604, que les pêcheurs français fondèrent leurs premiers établissements sédentaires sur cette île. La ville Saint-Pierraise serait donc de quatre années plus ancienne que la cité de Champlain.

Les premiers qui s'établirent sur ce rocher désert durent être un mélange de matelots, de pêcheurs hivernants, d'aventuriers et de trafiquants. Les colons ne songèrent pas à aller habiter cette terre stérile, quand ils avaient les vallées heureuses de l'Acadie. Les marins y vinrent faire sécher leurs poissons et se mettre à l'abri des coups de mer. Ce ne fut d'abord qu'un pied à terre.

En 1604, de Monts ayant obtenu le privilège du commerce pour le nord de l'Amérique, dirige un convoi de vaisseaux dans la baie de Fundy et bâtit à Port-Royal le premier fort de l'Acadie.

A partir de cette époque, grâce à la fondation de cette colonie et aux nouveaux établissements du Canada, grâce aussi aux encouragements accordés par le gouvernement, la pêche de la morue prit un développement considérable.

G. EDMOND ROY

NOS GRAVURES

M. CH. FLOQUET

Monsieur Ch. Floquet, le président du cabinet français, a juste cinquante-neuf ans et demi ; il est né dans les Basses-Pyrénées, à Saint-Jean-de-Luz, le 5 octobre 1828. Ses études, terminées à Paris, au lycée Saint-Louis, il suivit les cours de l'École d'administration : Inscrit au barreau en 1851, il plaida d'importantes affaires politiques. Il s'occupait en même temps de journalisme : il collabora au *Temps* et au *Siècle*.

Constamment réélu député dans la Seine, puis dans les Pyrénées-Orientales, préfet de la Seine sous le cabinet de Gambetta, la chambre de 1885 le choisit pour président, fonction qu'il exerça avec une grande impartialité, un tact parfait, et souvent avec esprit.

La physionomie du chef du cabinet est bien connue des Parisiens. De taille moyenne, le front haut couronné de cheveux blancs, le visage encadré de favoris coupés courts, la tête droite, l'œil vif et bien ouvert, M. Floquet a l'abord facile et agréable. Sa courtoisie est proverbiale et les réceptions du président de la Chambre, dont M^{me} Floquet fait les honneurs avec une grâce infinie, sont de véritables fêtes élégantes.

LES GÉMEAUX

Le soleil entre dans le signe de Gémeaux au mois de mai. Cette constellation, qui contient les deux étoiles Castor et Polux, a inspiré l'ingénieuse composition que nous publions aujourd'hui : deux enfants dont l'un n'est que l'image de l'autre.

C'est une allusion aux deux étoiles jumelles et aussi au printemps que l'enfant, dans son berceau, personnifie en jouant innocemment avec une Folie qui se peut prendre indifféremment pour une allégorie de la vie ou pour une allégorie de la saison nouvelle ; car, ainsi que l'a dit un poète :

Le printemps
Est le temps
Des douces folies !

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de D'AVRIL, a eu lieu le 5 mai, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	14,270.....	\$50
2e prix,	No.	24,045.....	25
3e prix,	No.	26,511.....	15
4e prix,	No.	51.....	10
5e prix,	No.	10 113.....	5
6e prix,	No.	3,813.....	4
7e prix,	No.	5,380.....	3
8e prix,	No.	5,628.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

235	4,006	14,322	17,891	22,560	26,879
331	4,059	14,370	18,363	22,775	27,415
383	5,010	14,437	18,512	23,557	27,433
507	5,153	14,766	18,696	23,828	27,603
625	5,354	14,913	19,276	24,235	27,792
984	6,239	15,221	19,681	24,661	28,767
1,353	7,949	15,428	20,082	24,847	29,205
1,503	8,128	15,832	20,310	25,036	29,522
2,238	8,907	16,323	20,335	25,230	30,798
2,332	9,698	16,719	20,372	25,382	30,933
2,551	9,885	16,725	20,689	25,877	31,073
2,849	9,895	17,557	20,721	26,039	31,773
2,998	10,438	17,773	21,017	26,400	31,803
3,069	10,983	17,822	22,470	26,700	31,973
3,753	13,587				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois D'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

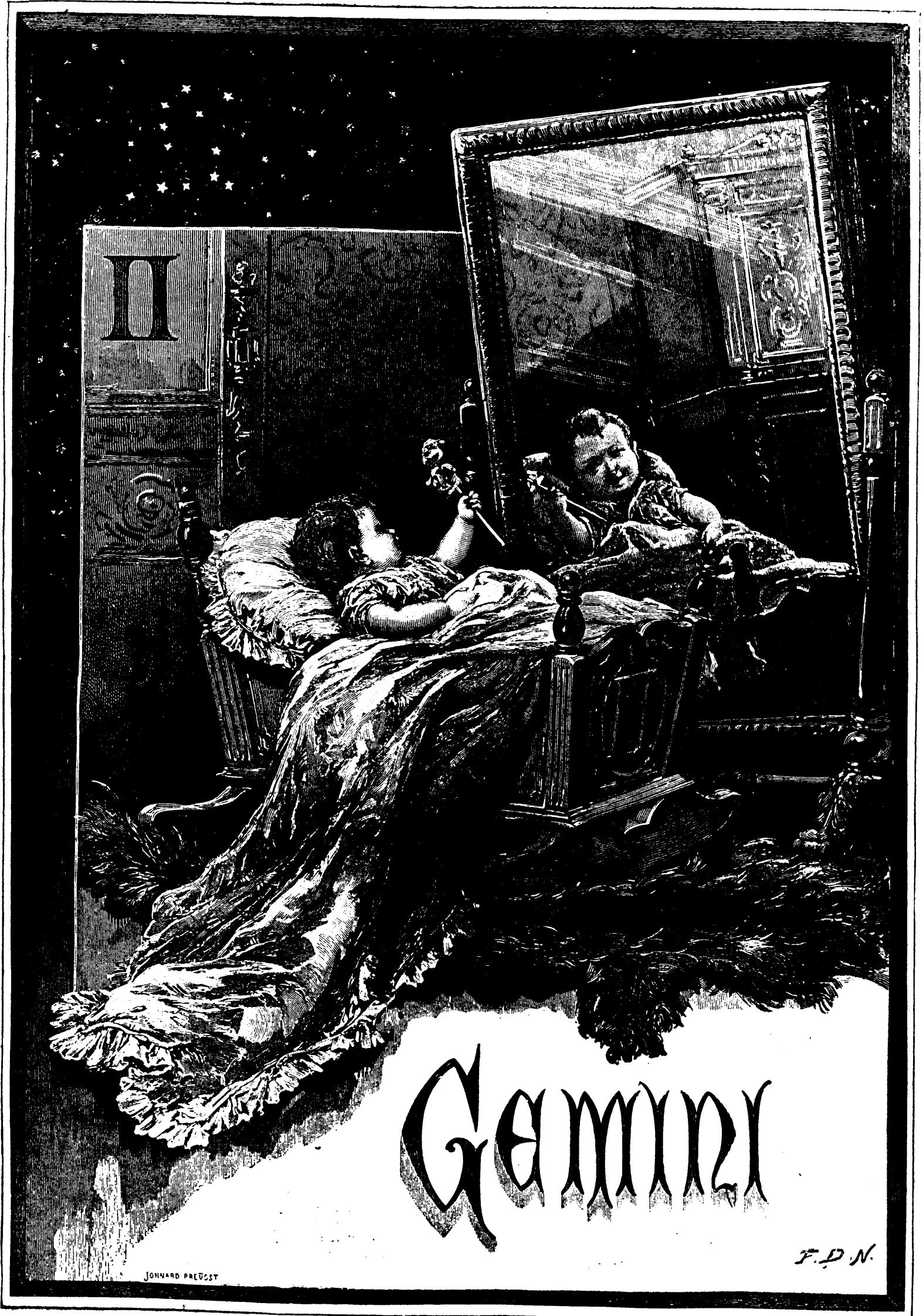
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

L'HONNÊTE HOMME

DÉFINITION PAR MÉNAGE

« L'honnêteté, qui fait qu'un homme est honnête homme, est la justesse de l'esprit et l'équité du cœur. Ainsi, être honnête homme, c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le cœur droit ; c'est louer avec chaleur son concurrent ou son ennemi dans les choses où il est louable ; c'est le condamner sans aigreur et sans emportement quand il est condamnable ; c'est, enfin, ne pas exagérer le mérite de son ami, et de ne pas soutenir ses sottises. Tout roule là-dessus, la justesse de l'esprit et l'équité du cœur. L'une est une vertu en l'esprit qui combat les erreurs, et l'autre une vertu au cœur qui empêche l'excès des passions, soit en bien, soit en mal. L'une et l'autre sont nécessaires, car l'une sans l'autre fait un homme fort éclairé et abandonné à ses passions, ce qui est un monstre ; ou un homme de qui le cœur est droit, mais qui, manquant de lumières, fait mille fautes et s'abuse souvent. L'une pêche par malice et l'autre par simplicité. Des deux on fait un parfait honnête homme, sans passions au cœur et sans erreurs en l'esprit. »

Dans la dernière séance de la Société de géographie, à Paris, M. Jouon des Longrais a fait part du résultat des recherches patientes auxquelles il s'est livré dans le but d'élucider diverses circonstances restées incertaines dans la vie du célèbre navigateur normand, Jacques Cartier. Les résultats qu'il a obtenus méritent, pour la plupart, d'être signalés. Les documents inédits, mis au jour par M. Jouon des Longrais, établissent que Jacques Cartier mourut le mercredi, 1er juin de l'année 1557, qu'il avait épousé Catherine Desgranges probablement en avril 1520, et qu'il était né entre le 7 juin et le 23 décembre de 1491.



JONNARD PRÉCIST

F. D. N.

PRIX DE M. O. AUGÉ, C.R.

ARTICLE COURONNÉ

LE CHEVALIER D'IBERVILLE

La vie de Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, ne peut pas être esquissée par fractions ni par époques ; elle se présente toute d'une pièce. C'est une traînée éblouissante depuis la jeunesse, presque l'enfance, jusqu'à la mort.

"Peu d'hommes, dit un historien, tant de l'ancien que du Nouveau-Monde, ont fourni une carrière plus brillante que celle de ce héros. La Nouvelle-Angleterre, l'Acadie, l'île de Terre-Neuve, la Baie d'Hudson et les solitudes sans fin qu'arrosent les eaux du Mississipi et du Golfe du Mexique, furent tour à tour le théâtre de ses exploits. Rien n'était à l'épreuve de son audace, surtout sur la mer."

"Pour raconter, nous dit un biographe de d'Iberville, tout ce que cet homme célèbre a entrepris pour la gloire de son pays, il faudrait, non pas une courte notice, mais un livre entier."

Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, troisième fils de Charles Lemoyne et de Catherine Primot, deux colons venus de Normandie, naquit à Ville-Marie (aujourd'hui Montréal), le 16 juillet 1661, dans l'habitation que son père avait bâtie, près de l'hôpital fondé par Mlle Mance sur un terrain concédé par M. de Maisonneuve, vers 1650, et portant le n° 32 des premières concessions régulières aux habitants de Ville-Marie. Ce terrain était situé, à quelques pieds près, où se trouve aujourd'hui le consulat de Suède et de Norvège, à quelques pieds aussi de la sacristie de l'église Notre Dame, sur la rue Saint-Sulpice.

Pierre Lemoyne fut élevé, comme le furent à cette époque tous les enfants des compagnons du fier chevalier auquel Montréal doit sa fondation. Charles Lemoyne, que le roi Louis XIV avait annobli avec le titre de sieur de Longueuil, pour récompenser des services qu'il avait rendus à la colonie naissante, était un héros dans la pleine acception du mot ; Catherine Primot, son épouse, était en tous points digne de lui : bon sang ne pouvait mentir. Ayant passé son enfance dans un milieu comme celui que virent les premiers jours de Ville-Marie, n'ayant eu sous les yeux que d'admirables exemples de courage viril et de vertu chrétienne, Pierre Lemoyne ne pouvait être qu'un homme d'une trempe exceptionnelle.

Très jeune, il manifesta un goût prononcé pour la navigation, et le Saint-Laurent, avec sa nappe majestueuse, tantôt calme pendant les jours sereins, d'autrefois bouleversée aux heures d'ouragan, devait fasciner sa nature ardente, son tempérament audacieux comme celui de son père.

Ce fut une belle et noble famille que le sieur de Longueuil donna au Canada ; elle se composait de quatorze enfants, dont sept ont illustré le pays par leurs exploits : trois d'entre eux sont morts dans les combats ; l'un a été le fondateur de la Nouvelle-Orléans et trois autres ont été gouverneurs de villes ou de provinces. Voici les noms de ces enfants : Charles sieur de Longueuil, fils ; Jacques, sieur de Sainte-Hélène ; Pierre, sieur d'Iberville ; Paul, sieur de Maricourt, François, sieur de Bienville 1^{er} ; Joseph, sieur de Sérigny ; Louis, sieur de Chateauguay 1^{er} ; Jean-Baptiste sieur de Bienville II. (le fondateur de la Nouvelle-Orléans) ; Antoine sieur de Chateauguay II ; François, Marie Catherine, Jeanne, Marie-Anne, Gabriel, et un autre ondoyé et mort le même jour.

Le plus illustre d'entre eux fut Pierre, sieur d'Iberville. A quatorze ans, obéissant à ses penchants favorisés et encouragés par son père, il s'enrôla comme garde-marine sur les vaisseaux du Roi pour y faire l'apprentissage de la mer. L'histoire ne nous rapporte rien de particulièrement intéressant sur son compte depuis le jour où il s'embarqua comme apprenti marin jusqu'à l'an née 1686. C'est pendant cette période néanmoins, qu'il prit son nom "d'Iberville" pour reconnaître la protection d'un officier du secrétariat de l'Etat qui s'intéressait à sa fortune.

En 1686, d'Iberville, à peine âgé de vingt-cinq

ans fit sa première expédition à la Baie-d'Hudson, sous le commandement du chevalier de Troyes commissionné par M. Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France, en compagnie de ses deux frères, de Sainte-Hélène et de Maricourt, et d'une soixantaine de Canadiens éprouvés. Ces braves se rendirent à travers les forêts, tantôt à pied, tantôt en canots, jusqu'aux bords de la Baie-d'Hudson et s'emparèrent des forts Sainte-Thérèse, Monsipi, Albany et Rupert occupés par les Anglais. L'expédition commencée vers le commencement de février était terminée le 10 août de la même année. Ce jour là, le chevalier de Troyes reprit la route du Canada avec presque la moitié de ses hommes, laissant d'Iberville pour commander à sa place.

Celui-ci ne resta pas inactif malgré le peu de monde à sa disposition. Il était chargé de faire la chasse aux Anglais et tout naturellement il les chercha d'abord. N'en trouvant pas sur terre au cours de ses marches, il les pourchassa sur l'eau. Un jour, il osa avec deux canots d'écorce montés par onze Canadiens attaquer et enlver à l'abordage un vaisseau anglais de douze canons gardé par trente-deux hommes : c'était au commencement de 1687.

Dans l'attaque de l'un des forts dont j'ai parlé plus haut, d'Iberville avait déjà donné la mesure de son bouillant courage. S'étant trop avancé, il se trouva subitement séparé du gros de ses hommes et assailli de tous côtés ; ce genre de combat lui plaisait ; une lutte terrible s'engagea, d'Iberville ne compte pas ses adversaires et tient bon jusqu'à l'arrivée de ses compagnons qui le dégagent.

En 1689 il fit partie de la colonne volante qui sous la conduite de d'Ailleboust de Mantet, se rendit dans la Nouvelle-Angleterre et détruisit Corlar ou Schenectady, en représailles du massacre de Lachine, arrivé l'année précédente et attribué aux instigations des Anglais.

De 1690 à 1696, d'Iberville, toujours amoureux de la mer, retourna plusieurs fois à la Baie-d'Hudson et toujours après avoir fait de bonnes prises sur les Anglais, il rentrait au port de Québec chargé de richesses. C'est pendant une de ces expéditions, celle de l'année 1694, qu'il perdit un de ses frères à l'attaque du fort Nelson.

En 1696, le gouverneur de la Nouvelle-France, le comte de Frontenac, résolut de débarrasser l'Acadie du voisinage incommode des Anglais et il confia à d'Iberville l'exécution de cette entreprise dont le principal objet était la destruction de Pemaquid, une forteresse élevée sur les bords de la baie de Fundy, comme une menace continue contre les possessions françaises.

D'Iberville alla prendre à Rochefort, en France, le commandement d'une escadrille de trois vaisseaux, avec lesquels il prit la route du golfe Saint-Laurent. Chemin faisant, il fit la rencontre de trois navires de guerre anglais, dont l'un fut démâté et pris et les deux autres mis en fuite ; puis il alla se présenter devant Pemaquid qu'il enleva d'un coup de main et dont il rasa les fortifications en moins de trois jours. Cette brillante affaire avait lieu vers la mi-août.

Lorsqu'il passa en France pour prendre le commandement de l'expédition contre Pemaquid, d'Iberville profita de l'occasion pour démontrer à la Cour de Versailles qu'il n'y avait pas que l'Acadie d'où il fallait chasser les Anglais, mais encore l'île de Terre-Neuve avec ses riches pêcheries. Il fut donc chargé aussi de porter la guerre dans les établissements de cette île et d'agir de concert avec M. de Brouillon, le gouverneur de Plaisance, pour les attaquer à la fois par mer et par terre. M. de Brouillon, homme d'un certain mérite, mais très vaniteux et très jaloux, ne se souciait pas de partager la gloire de l'entreprise avec personne, se hâta de prendre les devants ; malheureusement, il échoua, grâce en grande partie à son tempérament qui amena l'insubordination parmi son monde. Il revint donc à Plaisance où il rencontra d'Iberville qui venait de recevoir des renforts venus de Québec.

Après beaucoup de discussions où la jalousie de M. de Brouillon perçait à chaque suggestion faite par d'Iberville, il fut enfin réglé que l'on attaquerait Saint-Jean, la capitale des établissements anglais et que pour s'y rendre, de Brouillon prendrait la voie de la mer et d'Iberville celle

de terre avec ses Canadiens ; ce qui fut fait. La jonction des deux colonnes d'attaque se fit dans la baie de Toulle. De là la marche fut reprise, d'Iberville et de Brouillon culbutant tout ce qui s'opposait à leur passage. En arrivant près de la place, l'avant-garde commandée par d'Iberville, tomba sur un corps d'hommes embusqués dans les rochers qui fut mis en fuite après un choc violent et pénétra pêle-mêle avec lui dans la ville. L'élan était tel que l'on s'empara d'emblée de deux des forts. Le gouverneur, qui s'était réfugié dans le troisième, se rendit sans faire de résistance. Les fortifications furent rasées et la ville réduite en cendres. Après cette conquête, de Brouillon retourna à Plaisance.

D'Iberville, resté seul avec cent vingt-cinq Canadiens qui s'étaient attachés à sa fortune, entreprit sa fabuleuse campagne de l'hiver de 1697, pour soumettre l'île de Terre-Neuve toute entière.

Armés chacun d'un fusil, d'une hache de bataille, d'un couteau poignard et de raquettes, ils finirent par triompher de tous les obstacles. En deux mois ils prirent tous les établissements, à l'exception de Bonavista et la Carbonnière inabordable en hiver, tuèrent deux cents ennemis et firent six ou sept cents prisonniers qu'ils conduisirent à Plaisance. D'Iberville se préparait à compléter sa conquête le printemps suivant par la prise de Bonavista, lorsqu'au mois de mai son frère, Lemoyne de Sérigny, lui amena à Plaisance une escadre de cinq vaisseaux de guerre avec l'ordre de se rendre à la Baie-d'Hudson et d'en faire la conquête définitive.

Bien que l'expédition du chevalier de Troyes dont il a été question plus haut, n'eût laissé aux Anglais que le fort Bourbon, ces derniers, après le départ de d'Iberville qui avait remplacé de Troyes, reprirent leurs anciens postes l'un après l'autre et il ne resta plus aux Français que le fort de Sainte-Anne. Durant la guerre qui suivit la chute de Jacques II, les Anglais reprirent ce fort gardé par cinq Canadiens seulement qui osèrent se défendre et repoussèrent la première attaque. Ce poste fut pris et repris plusieurs fois alternativement par les Canadiens et les Anglais et se trouva en la possession de ces derniers au moment où d'Iberville reçut de la cour de France l'ordre de s'emparer de la Baie-d'Hudson.

Il quitta Plaisance au mois de Juillet et cingla vers le nord. Il trouva l'entrée de la baie couverte de glaces au milieu desquelles son escadre courut les plus grands dangers. Si la navigation à quelque chose de hardi et de grand dans les hautes latitudes de notre globe, la Nature y est en même temps sauvage et singulièrement triste. Un ciel bas et sombre, une mer qu'éclairait rarement un soleil sans chaleur, des flots lourds et couverts, la plus grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes, des côtes désertes qui semblent augmenter l'horreur des naufrages, un silence enfin qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête, telles sont ces mers qui ont donné à d'Iberville une renommée dont le caractère tient de la nature mystérieuse du Nord. Depuis longtemps déjà son vaisseau aventureux les sillonne. Plus tard cependant, il descendit vers des climats plus doux ; et ce marin qui a fait pour ainsi dire son apprentissage au milieu des glaces polaires ira finir sa carrière sur les flots tièdes de la mer des Antilles, près des côtes embaumées de la Louisiane et de la Floride ; il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus et où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

Cependant l'escadre était toujours dans le plus grand danger. Pressés par les glaces qui s'étendaient à perte de vue, s'amoncelaient à une grande hauteur puis s'affaissaient tout-à-coup avec des craquements et un fracas épouvantables, deux des vaisseaux poussés l'un contre l'autre s'aborderent au même instant qu'un troisième était écrasé à côté d'eux et si subitement, que l'équipage eut à peine le temps de se sauver. Ce n'est que le 28 août que d'Iberville qui montait le *Pélican* put atteindre la mer libre, ayant depuis longtemps perdu de vue ses autres navires. Il arriva seul devant le fort Nelson le 4 septembre. Le lendemain il aperçut trois voiles qui louvoyaient pour entrer dans la rade ; il crut d'abord que c'étaient ses autres vaisseaux, mais il vit bientôt qu'il avait affaire à des vaisseaux an-

glais qui venaient l'attaquer en face même du fort qu'il voulait assiéger. Ces vaisseaux étaient le *Hampshire* de 56 canons, le *Dehring* de 36 et le *Hudson-Bay* de 32. En pénétrant dans la baie, ils avaient découvert le *Profond* un des vaisseaux de d'Iberville, commandé par Dugué de Boisbriant, qui était pris dans les glaces, et l'avaient canoné pendant dix heures par intervalles, après quoi ils l'abandonnèrent, le croyant près de sombrer et se dirigèrent vers le fort Nelson où il rencontrèrent d'Iberville.

Celui-ci n'avait pas l'alternative de fuir ; il lui fallait ou se rendre à la discrétion ou tenir tête à ses adversaires. Comme bien l'on pense, il s'arrêta à ce dernier parti. Son navire portait cinquante canons ; par malheur, dans ce moment critique, son équipage de combat se trouvait diminué par un certain nombre de malades et par l'envoi à terre d'un petit détachement qu'il n'avait pas eu le temps de rappeler à bord.

En dépit de ce contre-temps, il se dirigea droit sur ses ennemis, toutes voiles au vent. Les vaisseaux anglais s'avançaient de leur côté en ligne, le *Hampshire* en tête. Le combat commença vers les dix heures du matin ; l'intention de d'Iberville était d'aborder le *Hampshire* côte à côte, mais le navire anglais évita cette manœuvre ; le *Pélican* rangea ensuite le *Dehring* et l'*Hudson Bay*, en leur envoyant des bordées. Le *Hampshire*, virant de bord sous le vent, revint vers le *Pélican* qu'il cribla de mitraille. Le plan du navire anglais était de faire échouer d'Iberville sur un bas-fonds, en le serrant près de la côte. Celui-ci évita cette tactique et fila devant son adversaire ; puis, virant de bord à son tour, il le rangea de nouveau ; c'est alors que pendant trois heures durant, eut lieu une effroyable lutte ; une décharge des batteries du *Hampshire* tue ou blesse quatorze hommes dans la batterie inférieure du *Pélican* ; cependant, celui-ci redouble son feu, pointe ses canons si juste et lâche une bordée si à propos, qu'enfin de compte le navire anglais va sombrer sous voile à quelques encablures plus loin.

Aussitôt, d'Iberville court sur l'*Hudson Bay* qui le voyant venir, amène son pavillon. Le troisième vaisseau ennemi, le *Dehring*, s'échappa par la fuite. Cette victoire, dont on rencontre peu d'exemples, donna la Baie-d'Hudson à la couronne de France.

D'Iberville, que ses deux autres navires avaient enfin rejoint, se présenta de nouveau devant le fort Nelson qui se rendit après quelques heures de bombardement.

La Baie-d'Hudson conquise, d'Iberville n'alla pas se reposer sur ses lauriers. A son retour de l'expédition étonnante que je viens de raconter, à la fin de 1697, d'Iberville avait suggéré au cabinet de Versailles de reprendre l'entreprise de La-Salle sur la Louisiane. Le ministre Pontchartrain s'empressa d'accepter ses offres et lui confia deux vaisseaux.

D'Iberville partit de La Rochelle au mois de septembre 1698. Obligé par les vents contraires de s'arrêter à Brest, il ne put quitter ce dernier port qu'à la fin d'octobre et arriva en vue de Saint-Domingue au commencement de décembre. Après avoir passé un mois à Saint-Domingue, il se dirigea vers l'endroit où il croyait trouver l'embouchure du Mississipi. Après bien des allées et venues, plus heureux que La-Salle, il découvrit au milieu de terres basses et marécageuses l'embouchure de ce fleuve que l'on cherchait depuis si longtemps. Il explora le pays à une certaine distance à l'intérieur, puis il remit à la voile pour l'Europe. A son retour en France il fut nommé gouverneur-général de la nouvelle contée. Il reprit bientôt le chemin de la Louisiane, où il arriva avec une colonie presque entièrement composée de Canadiens qu'il débarqua sur les rives de la baie de Biloxi où il fit un établissement.

L'année suivante, à la suite d'un voyage en France, d'Iberville remonta le Mississipi jusque chez les Natchez où il forma le projet de fonder un autre établissement, puis revint à Biloxi où il fixa le centre de ses opérations. Il confia le commandement de la place à un M. de Sauvoe, et y laissa Bienville, son frère. Dans le même temps il écrivit aux ministres de Louis XIV que les hommes d'expérience dans les affaires d'Amérique étaient d'opinion que jamais on n'établi-

rait la Louisiane sans rendre le commerce libre à tous les marchands du royaume.

En 1701, d'Iberville forma un autre établissement sur la rivière Mobile, et Bienville, son frère, qui commandait à la place de M. de Sauvoe récemment décédé, alla prendre les colons de Biloxi qu'il transporta dans le nouvel établissement.

Petit à petit la Louisiane, si longtemps négligée, se peupla sous la protection et par le zèle éclairé de son fondateur, qui veilla sur elle jusqu'à sa mort, arrivée en 1706.

C'est en cette même année 1706, au commencement, pendant une entrevue avec les ministres du Roi, à Paris, qu'il fit la proposition de chasser les Anglais de l'Amérique. Ce projet ayant été approuvé, d'Iberville fit voile pour les Antilles. N'ayant pu surprendre les Barbades, il se jeta sur l'île de Nièvres qu'il enleva. Il y prit trente navires chargés de marchandises, fit prisonniers tous les colons de l'île, plus le gouverneur et sept mille nègres. Après cet exploit, l'infatigable marin reprit la mer dans le but d'aller ravager les colonies anglaises depuis la Floride jusqu'au Massachusetts. Déjà il avait rejoint les côtes de la Havane prêt à attaquer la flotte anglaise, lorsque la mort le surprit. Il était à peine âgé de quarante six ans.

M. Bénard de la Harpe qui servait en Louisiane à cette époque rend ainsi compte de la dernière expédition et de la mort de d'Iberville.

—Le 19 octobre 1706 M. de Chateauguay (un des frères de d'Iberville) arriva de la Havane avec son brigantin. Il rapporta que M. d'Iberville avait fait en France un armement de dix vaisseaux, trois frégates et trois flûtes, (en tout treize) dans le dessein de prendre la Jamaïque ; qu'il avait fortifié son escadre à la Martinique de près de deux mille recrues, mais que, ayant appris que les Anglais avaient été informés de son entreprise et qu'ils avaient pris des mesures pour empêcher leurs nègres de se révolter suivant le projet qui en avait été fait et concerté, il avait pris les îles de Nièvres et de Saint-Christophe, sur lesquelles il avait tiré de grandes contributions ; qu'ensuite il s'était rendu à la Havane avec huit de ses navires, pour de là, s'emparer de la Caroline ; que la peste qui régnait dans cette île lui avait enlevé plus de huit cents hommes et que lui même en était mort ainsi que plusieurs officiers de l'escadre."

De son côté l'auteur de l'histoire maritime de France, après avoir suivi l'illustre Canadien dans tous ses gigantesques travaux termine ainsi son récit—c'était un héros dans toute l'étendue de l'expression ; si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats, obtenus avec les plus faibles moyens matériels, avaient eu l'Europe pour témoin et non les mers sans retentissement des voisinages du pôle, il eut eu de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville et fut sans doute parvenu aux plus hauts grades et aux plus hauts commandements dans la marine."

Sa mort fut une perte irréparable pour la Louisiane qu'il avait fondée et qu'il aidait puissamment à la Cour où son influence était considérable.

L'historien américain, Bancroft, apporte aussi sa note au concours d'admiration que soulève le souvenir des exploits du grand marin : "Les colonies, dit-il, et la marine française perdirent en lui un héros digne de leurs regrets."

Pendant un voyage qu'il fit en France, en 1691, d'Iberville avait été promu par Louis XIV, qui s'y connaissait en hommes, au grade de capitaine de frégate et créé chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis. En 1702, il fut fait capitaine de vaisseau.

D'Iberville est une figure à part dans notre histoire nationale. L'époque durant laquelle il vécut fut pourtant bien féconde en caractères nobles, en vertus mâles, en héros ; cependant, au milieu de tous les grands noms canadiens celui de d'Iberville brille d'un éclat tout particulier. Toute sa vie a été consacrée à élever l'honneur de sa patrie au-dessus encore de ce que ses plus nobles enfants souhaitaient pour elle.—"Une étrange force d'attraction entourait cet homme ; rien n'était rapetissé chez lui. Les Canadiens subissaient avec orgueil le prestige de sa vaillance et se laissaient entraîner par l'enthousiasme singulier dont il communiquait l'étincelle à tous

ceux qui l'approchaient. L'homme prodigieux qui a livré tant de combats et qui partout a triomphé à la tête d'une poignée de volontaires devait être doué d'un pouvoir de fascination comparable à celui des grands capitaines de l'ancien monde."

Le Père Charlevoix fait cette observation sur d'Iberville : — "Les Canadiens qui l'adoraient, étaient pour lui la dixième légion qui ne combattait que sous la conduite de César et à la tête de laquelle César était invincible."

En outre des grands mérites que l'histoire reconnaît à d'Iberville, je lui en trouve trois autres qui augmentent mon admiration pour lui : et d'abord il fut un chef profondément chrétien, et tout en travaillant à étendre le domaine du roi de France, il protégea toujours efficacement les travaux des missionnaires ; en second lieu il n'a pas fait des mots historiques, et ses biographes, malgré toute l'envie qu'ils ont eue de lui en prêter, ont fini par constater qu'il n'a jamais pris le temps de faire des discours. D'Iberville ne parlait que juste ce qu'il fallait, mais il agissait beaucoup. C'était un héros discret.

Enfin, il fut un héros humain au lieu d'être un terrible corsaire : pas un seul acte de dureté ou d'inhumanité n'a terni son blason. Les occasions ne lui ont pourtant fait défaut pour pécher sous ce rapport ; on ne trouve absolument rien qui prouve que d'Iberville ne fut pas un héros plein de douceur et d'humanité pour les adversaires qu'il avait terrassés.

Tel est l'homme que l'histoire offre à l'admiration des Canadiens. Comme on le voit, il n'est pas nécessaire de sortir de nos annales pour trouver des hommes de grande valeur. Tous n'ont pas eu l'occasion de se signaler d'une manière aussi éclatante que d'Iberville, mais ils étaient tous néanmoins des preux dignes de notre entière admiration pour leurs nobles actions et les mobiles d'honneur qui les animaient.

Stanislas Côté.

NOTE DE L'AUTEUR.—J'ai puisé presque littéralement mes données sur d'Iberville dans les ouvrages de Charlevoix, de F. X. Garneau, de Benjamin Sulte et de l'auteur anonyme et trop modeste d'un livre intitulé : *Histoire des grandes familles françaises du Canada*. Les excellentes cartes topographiques du *Vieux Montréal*, publiées par M. H. Beaugrand, ex-maire de Montréal, m'ont permis de déterminer l'endroit précis de la naissance de mon héros.

Les ouvrages que je viens d'indiquer sont à la portée de toute notre jeunesse canadienne qui a cent mille fois tort de tant négliger l'étude de l'histoire de sa patrie. S. C.

LOGIQUE DE LA MODE

On ne le croirait pas, c'est pourtant très vrai Deux jeunes dames parlaient de la mode ; que dire autre chose, n'est-elle pas l'alpha et l'oméga de la vie d'un grand nombre ?

—Croiriez-vous, chère madame, qu'on nous accuse de n'avoir point le sens commun dans nos costumes et de braver la logique, c'est-à-dire l'art de raisonner, et qu'il en a toujours été ainsi ?

—Vous m'étonnez, que peut on nous reprocher sous ce rapport-là ; que portions-nous donc il y trois ans, par exemple ?

—Nous portions ces jolies roses pourpres aux brides de nos chapeaux ; on les appelait « embrassez-moi vite. »

—Je me souviens de ces longs rubans qui voltigeaient sur le dos ; on les appelait : « suivez-moi, jeune homme. »

—A présent nous portons ces tire-bouchons qui jouent avec tant de grâce sur le cou.

—On les appelle ?...

—On les appelle des « repentirs. »

—En bien ! après : « Suivez-moi jeune homme—embrassez-moi vite, » les « repentirs » viennent tout naturellement. Et l'on nous accuse de manquer de logique !!!

MARIE-ALICE DE LA CROIX.

AUX JEUNES DEMOISELLES

Nous empruntons au *Magasin Pittoresque* la rude apostrophe suivante, adressée aux jeunes demoiselles de l'Angleterre, par une de ces dames auteurs qui composent des nouvelles pour la jeunesse :

"Vous, chères petites, vous, élevées pour le mariage !... Allons donc ! pas plus qu'une pauvre poulette pour conduire quatorze poulets.—Chères filles ! que savez-vous de la cuisine, vous qui en savez tant sur le salon ? Où prenez-vous de l'exercice, vous qui usez tant de sofas ? Croyez-moi, apprenez moins de piano et sachez au moins faire un pudding ; ayez plus de franchise et moins de fausse modestie ; déjeunez mieux et serrez-vous moins. Ah ! combien j'aime ces bonnes filles enjouées et bruyantes, à l'œil brillant, aux joues roses, au large corsage, qui peuvent reprendre les bas, tailler leurs robes, raccommoier les habits, faire manœuvrer un régiment de marmites et de casseroles, traire les vaches, engraisser les oies, abattre un canard sauvage comme la duchesse de Marlborough, et qui n'en savent pas moins tenir leur place dans les salons. Mais vous, avec votre air de *Mater dolorosa*, votre moue dédaigneuse et votre mine de prude ; avec votre taille de guêpe, votre teint plombé ; vous, bourreaux de musique, lectrices insatiables de romans et de contes bleus, esclaves de la mode et enfants de la paresse, croyez-vous que vos souliers à semelles de papier, vos bas de soie et vos jupes de mousseline vous tiennent lieu de mérite ? Non, non, ce n'est point parmi vous que je vois "de futures épouses et des mères de famille pour la vieille Angleterre."

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY Co.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guérie infailliblement par l'usage de

L'Élixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

Paine's Celery Compound



CURER la prostration nerveuse, le mal de tête nerve, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et du foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies de rognons.

NERFS FAIBLES

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ est un tonique pour les nerfs qui ne faillit jamais. Il contient du Céliéri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les désordres nerveux.

LE RHUMATISME

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et rétablit en une condition sanitaire les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ mène promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPEPSIE

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens

WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop.
MONTREAL, Q'EBEC.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable à son bureau principal, en cette ville, le 1er après VENDREDI, le PREMIER jour de JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai.

AVIS est aussi donné que l'Assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,

U. GARAND

Caissier.

Montréal, 24 avril 1888.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

AVIS est par le présent donné, qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent, sur le capital versé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le 1er après VENDREDI, le PREMIER JUIN prochain.

Les livres seront fermés du 18 au 30 mai, les deux jours inclus.

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque MERCREDI, le VINGTIÈME jour de JUIN prochain, à UNE heure P.M.

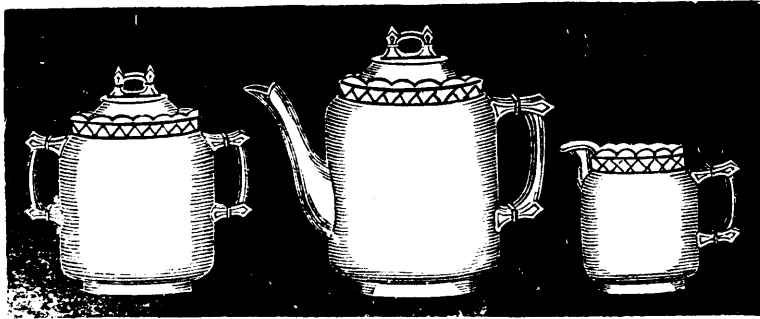
Par ordre du Bureau.

(Signé) A. de MARTIGNY.

Caissier.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

Juste à Temps pour Acheter votre Vaisselle



Venez voir mes nouveaux Services à diner et à Souper conjoint en Couleur, pouvant accommoder une famille de 3 à 12 personnes,

DEPUIS \$3.50 JUSQU'À \$8.50.

Magnifique Service de Chambre, en Couleur, à \$1.20, \$2.50, \$2.75, \$3.00 et \$3.50.

—MEILLEUR MARCHÉ QUE JAMAIS—

Assortiment général de Verreries à très Bon Marché.

—CHEZ—

L. DENEAU,

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

Communication téléphonique 273—A 3 portes du Carré Chaboillez

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en ½ pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

NE BUVEZ PAS

Ce mauvais whiskey, cette mauvaise bière, faits avec presque tous les rebuts de la terre, mais donnez une commande au

No 54. SQUARE VICTORIA.

pour une quantité

D'Eau de la Source St-Léon

Commandes exécutées promptement. Prenez vos remèdes chez les meilleurs pharmaciens.

Prenez votre Eau Saint-Léon au bureau central. 54, square Victoria, Montréal.

A POULIN,
GÉRANT.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

ÉTABLI EN 1852

LORGE & CIE



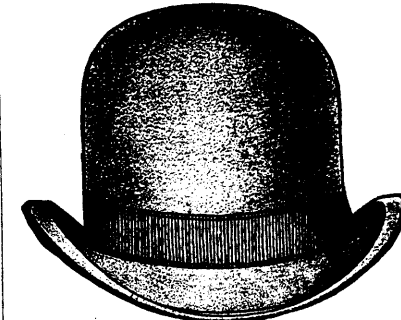
Assortiment extraordinaire de chapeaux chez

LORGE & CIE.,



Chapeaux en feutre dur et mou depuis 75c à \$3 chez

LORGE & CIE



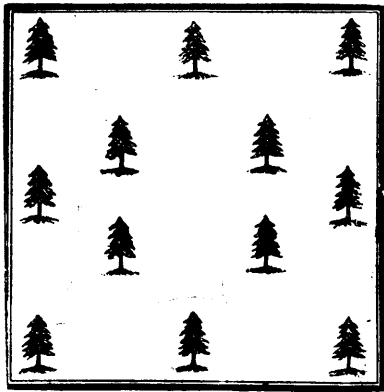
On ne charge pas extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over chez

LORGE & CIE

21, RUE SAINT-LAURENT

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 378.—QUESTION A RESOUDRE



Diviser en quatre parties le carré ci-dessus de telle manière que chaque partie soit de dimensions égales et ait chacun trois arbres.

SOLUTIONS :

No 376.—On vous a dit : " le dernier chiffre est un 6 " et vous avez deviné 306. Quel est le truc ? (Voir notre précédent article.) La règle est celle-ci : le chiffre du milieu est toujours un 9 et le premier s'obtient en retranchant le dernier de 9. Il y a une exception : si le dernier chiffre du reste est zéro, tous les trois sont zéro et le reste est nul. Ce cas se présente quand le premier nombre choisi a son premier et son troisième chiffre égaux.

Démonstration.—Soit X, Y, Z, les chiffres du nombre choisi. X plus grand que Z.

Nombre choisi..... X Y Z
" retourné..... Z Y X

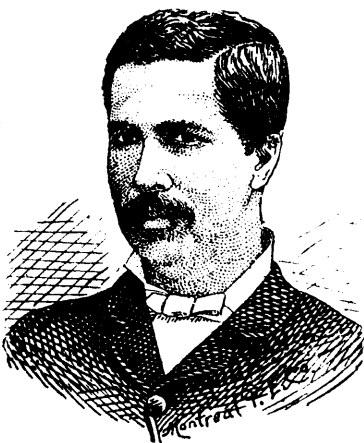
Pour faire la soustraction, X étant plus grand que Z, j'augmente celui-ci de 10 et cela me donne : Troisième chiffre du reste égale 10 plus Z plus X. J'ai maintenant à retrancher Y plus 1 de Y ; j'augmente ce dernier de 10 et j'ai : deuxième chiffre égale 10 plus Y—Y—1 égale 9, et, enfin, en continuant la soustraction : premier chiffre égale X—Z—1. Je vois donc que le second chiffre est bien 9 et en additionnant le premier et le troisième j'obtiens : premier chiffre plus troisième chiffre égale X—Z—1 plus 10 plus Z—X égale 9.

C'est extrêmement simple, mais ce petit tour peut néanmoins amuser les personnes qui ne le connaissent pas.

No 377.—Le mot est : Cor-a-u.

ONT DEVINÉ :

Mme R. Roy, Ottawa ; J. O. Lambert, M. D., St-Zéphirin ; Fils X. C., l'Islet ; G. M. Maloney, Paul LaBombard, Alfred Lanoune, Québec ; Louis P. Charlebois, Grand Slim, Mlle Eugénie Cinq-Mars, E. Moisson, Montréal ; Ninette, St-Hyacinthe. (Envoyez les dessins et solutions). E. Latreille, St-Jean ; L. U. Renaud, New-York ; Emilia Bittner, St-Romuald.



CERTIFICAT

Montréal, 7 avril 1888.

Je soussignée certifie que les meilleurs médecins après m'avoir soignée de leur mieux pour le ver solitaire, leurs médecines ont toujours été sans effets : alors j'ai employé les remèdes de M. J. E. P. RACICOT, No 1434, rue Notre-Dame en face de l'hôpital Notre-Dame, et que dans l'espace de trois heures j'ai passé le ver, et je conseillerais à qui que ce soit d'en faire usage s'il veut être guéri complètement. (Signé.) Dame A BOISVERT, 113 St Dominique, Mile-End, Montréal.

J. E. P. RACICOT, 1434, rue Notre-Dame, Montréal, à l'Enseigne du Sauvage.

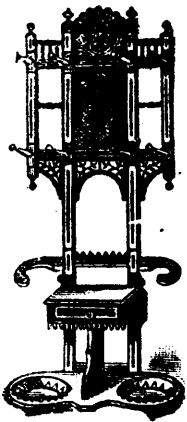
Les malades résidant à Québec trouveront tous les mêmes remèdes au No 25 rue St Joseph St-Roch, Québec.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

12426



LA
Meilleure des nourritures connues
POUR
RENFORCIR ET STIMULER



LISEZ :

- SIDEBOARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBOARDS en vieux frêne pour..... 18.00
- SIDEBOARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBOARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBOARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

WM. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

No 26 rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la chevelure. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 16 MAI PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for 6 IN NEW YORK.

Chaussures en Kid = \$1.00



Grande vente de chaussures

PREMIERE COMMUNION

POUR GARÇONS ET FILLES

A TRES BON MARCHE

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid = \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 mai 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

PAULINE rompit le cachet, et déchira l'enveloppe, déploya le papier qu'elle renfermait et fut obligée de s'appuyer de la main gauche au marbre de la cheminée pour ne pas tomber à la renverse, car ses genoux ployèrent sous elle. Les prévisions les plus funestes de la jeune femme se trouvaient dépassées ! L'écriture du corps de la lettre ne prenait pas la peine de se déguiser comme celle de la suscription. Cette écriture était celle du baron de Lascars ! Ce qui se passa dans l'âme de Pauline, nous n'entreprendrons point de le décrire ; nous dirons seulement que plus d'une demi-heure s'écoula avant que la malheureuse femme eût pu recouvrer assez de sang-froid pour lire d'un bout à l'autre le billet fatal et pour en comprendre le sens.

Voici ce billet :

"Vous ne vous êtes point trompée, madame la marquise, en pensant me reconnaître à la soirée de la marquise de Langeac, malgré la couche de bistre qui fait de moi le plus bronzé des capitans retour de l'Inde et malgré le talent de mon valet de chambre qui métamorphose mes cheveux soyeux en chevelure presque crépue. Vous m'avez cru mort sans aucun doute, lorsque vos gens vous ont appris le brusque incendie de la glacière. Votre âme bonne et généreuse s'est apitoyée sur mon sort, je le présume, et vous avez honoré de votre pitié le gentilhomme plein de mérite qui venait de s'éteindre, ou plutôt de s'enflammer si fatalement à la fleur de son âge... (Excusez ce jeu de mots, je vous prie, en l'honneur de M. de Bièvre, qui met à la mode en ce moment ces gentillesses de langage !...) Séchez vos larmes, madame la marquise ! Celui que vous avez pleuré n'est pas mort ! il est vivant ! bien vivant ! très vivant ! Vous conviendrez volontiers, je pense, que depuis la visite, assez mal réussie, que j'eus l'honneur de vous faire cet automne à votre château de Port-Marly, j'ai mis dans ma conduite à votre égard toute la réserve désirable et la plus extrême discrétion. Je désirais reparaitre dans le monde ; mais comme je ne pouvais le faire sous mon vrai nom sans amener dans votre existence de regrettables perturbations, je me suis revêtu d'une individualité parfaitement solide, tout à fait vraisemblable et dont personne au monde (personne, vous m'entendez bien !...) n'aurait le pouvoir de me dépouiller. Vous avez vu, d'ailleurs, de quelle manière on m'accueille et quelle impression je produis lorsque je consens à raconter quelques épisodes véridiques de mon existence aventureuse... Je comptais vous revoir, madame la marquise, je le désirais d'une façon très vive et j'avais eu soin de me faire admettre dans la plu-

part des maisons que vous fréquentez habituellement. Cet espoir a été déçu. Autant je mettais d'ardeur à vous rechercher, autant vous mettiez d'obstination à me fuir ! Enfin, pour tout dire en un mot, depuis notre unique rencontre, vous n'avez pas quitté votre hôtel, dans la crainte de me trouver sur votre passage. Je pourrais m'étonner d'un procédé semblable. J'aurais le droit de vous dire que c'est mal reconnaître la modération, la réserve dont je viens de donner des preuves éclatantes... Oui, certes, j'aurais ce droit ; mais je me garderai bien d'en user. Ce n'est pas pour me plaindre que je vous écris ; le but de ma lettre est tout autrement sérieux, et je vais avoir l'honneur de vous le faire connaître. J'ai d'importantes communications à vous adresser, madame la marquise ; il faut que j'obtienne de vous, sans retard, un entretien de quelque durée... Je vous prie donc de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous, et remarquez que je sollicite lorsque je pourrais parler en maître... Je vous ai été présenté officiellement par madame de Langeac, l'une

dans vos mains vendredi soir et ne pourra tomber sous les yeux de M. d'Hérouville, j'en ai la certitude, car, en capitaine habile, j'entretiens des intelligences au sein de la place ennemie, et bon nombre de vos gens sont à ma discrétion absolue. Demain samedi, c'est nuit de bal à l'Opéra... Or, l'Opéra est un terrain neutre sur lequel les plus tendres amis comme les plus mortels ennemis se rencontrent et se coudoient ; personne n'ignore cela, et vous le savez comme tout le monde. Entre minuit et une heure du matin, enveloppez-vous dans un domino noir, attachez sur votre épaule gauche un nœud de ruban rouge ; descendez par l'escalier dérobé, sortez par la petite porte (tous les hôtels ont des escaliers dérobés et de petites portes ; il est impossible que le vôtre fasse exception à la règle générale...) glissez-vous dans un fiacre amené par les soins de quelque camériste discrète et faites-vous conduire à l'Opéra. Une fois arrivée, vous monterez au premier étage ; vous trouverez sans peine la loge numéro 21 (entre colonnes, côté du Roi) ; vous frapperez trois coups à la porte de cette loge et c'est moi qui vous ouvrirai. Je crois pouvoir compter d'une manière absolue, madame la marquise, sur votre empressement à m'accorder ce que je vous demande ; vous savez à merveille que cette entrevue sera sans danger pour vous, tandis qu'au contraire un refus de votre part entraînerait infailliblement les conséquences les plus funestes. Et d'abord, si dans la nuit de samedi vous n'aviez point parue, le vicomte de Cavaroc irait dimanche vous rendre visite en votre hôtel, je dois vous en prévenir. Lui feriez-vous refuser la porte par vos gens ? Vous me permettez d'en douter. A samedi donc, madame la marquise ; je suis heureux, par avance, d'un tête-à-tête qui me rappellera les plus chers souvenirs de ma vie, et je vous supplie de croire au profond respect et à l'obéissance absolue de votre passionné serviteur.

"Vicomte de CAVAROC."

XIII

Après avoir lu jusqu'à la dernière ligne la lettre que nous venons de reproduire, madame d'Hérouville éleva ses mains audessus de sa tête, puis les croisa sur sa poitrine haletante avec un geste désespéré.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle ensuite, j'avais crié vers vous et vous ne m'avez point entendue ! je ne pouvais trouver de protecteur qu'en vous... et vous m'abandonnez ! Je me sens à bout de forces, Sei-

gneur, et la souffrance a lassé mon courage ! L'heure de mourir est-elle venue ?... Je suis prête.

Selon la mode du dix-huitième siècle, Pauline portait à sa ceinture une *chatelaine* à médaillon émaillé, soutenant un gros paquet de breloques de toutes les formes. La jeune femme choisit parmi ces breloques une clef d'or microscopique et s'en servit pour faire jouer la serrure à ressort d'un meuble de bois de rose doublé d'acier, solide comme la caisse d'un fermier général malgré sa frêle et coquette apparence. C'est dans ce meuble, commandé par Tancrède exprès pour elle, que la marquise enfermait ses diamants. Du fond de l'un des tiroirs elle tira un petit flacon de modeste apparence, recouvert de papier bleu et bouché à l'émeri. Ce flacon renfermait un poison si violent que quelques gouttes dans un verre d'eau devaient suffire pour foudroyer l'homme le plus vigoureux. Pauline se laissa tomber à genoux.



Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Pauline et de qui vient-elle.—(Page 116, col 3.)

des plus grandes dames de Paris ; je ne blesserais donc point les plus strictes convenances en me faisant annoncer à l'improviste dans votre salon ; mais je veux mettre toutes les formes de mon côté ; je comprends à merveille qu'il vous semblerait souverainement odieux de vous trouver entre le baron Roland de Lascars et le marquis Tancrède d'Hérouville, entre le passé et le présent, et je veux, autant que cela dépendra de moi, vous sauver la gêne de cette situation ambiguë. Je dis "autant que cela dépendra de moi," dans ce sens que, si vous refusiez de m'accorder le rendez-vous sollicité, il me faudrait bien avoir recours, pour l'obtenir, à des moyens extrêmes, malgré mon vif désir de n'introduire dans votre vie aucun élément de trouble et d'ennui. J'ai cherché quelque bon moyen de concilier toutes choses, au mieux de vos intérêts et des miens ; je crois l'avoir trouvé, et voici ce que je vous propose. Cette lettre sera

—Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, dit-elle du cœur plutôt que des lèvres, pardonnez-moi le crime que je vais commettre en disposant ainsi de ma vie?... Vous qui lisez dans les âmes et qui sondez les consciences, vous savez que ce crime sera ma première faute!... Seigneur, épargnez les innocents!... Si je fais naître votre colère, qu'elle ne frappe que moi et ne retombe pas sur eux!... Consolés de ma perte mon mari bien-aimé... protégez mes enfants orphelins!

A peine la marquise venait-elle de murmurer ces dernières paroles qu'elle se releva en poussant un rugissement de lionne blessée.

—Mes enfants! s'écria-t-elle. Ah! mauvaise mère que je suis! j'allais mourir sans avoir embrassé mes enfants!...

Pauline, serrant dans l'une de ses mains le flacon meurtrier, saisit de l'autre un flambeau et franchit le seuil de la pièce voisine où Paul et Armand dormaient côte à côte dans leurs petits lits jumeaux. Elle se pencha vers eux et les contempla longuement; de grosses larmes dont elle n'avait point conscience roulaient une à une sur ses joues pâles; ses lèvres balbutiaient :

—Adieu, chers bien-aimés! chers enfants de mon âme, adieu! quand renaîtra le jour, vous vous réveillerez, mes doux anges, et vous appellerez votre mère. Hélas! mes chers petits, votre mère ne vous répondra pas! Vous ne la reverrez jamais, celle dont vous étiez la vie et le bonheur! ses lèvres n'embrasseront plus vos cheveux blonds, vos yeux bleus, vos mains mignonnes! elle ne vous pressera plus sur son cœur... elle n'essuiera plus vos larmes enfantines, et ne calmera plus par ses chansons vos gros chagrins... Adieu, mes fils, mes espoirs, mes orgueils! vous allez recevoir mon dernier baiser, puis je vous quitterai pour toujours, et bientôt... oui, demain peut-être une autre me remplacera près de vous.

Pauline frissonna de tous ses membres et promena ses yeux autour d'elle avec une expression d'épouvante, comme si quelque voix étrangère avait répété tout bas à son oreille les derniers mots échappés de ses lèvres. Elle parut alors en proie à une sorte d'étrange et soudaine folie, et elle s'écria :

—Une autre me remplacerait près de mes enfants? une autre recevrait leurs caresses et leur apprendrait à m'oublier? une autre enfin me volerait leur amour? Non! non! c'est impossible! non! je ne le veux pas! non! je ne le veux pas! La mère qui déserte son poste et se réfugie dans la mort quand ses enfants vivent et l'appellent est cent fois lâche et cent fois maudite!... Je resterai près de mes fils malgré tout! je ne céderai ma place à personne!...

L'exaltation de la marquise tomba tout à coup. —Hélas! murmura la malheureuse femme, qu'ai-je dit?... Est-ce que je m'appartiens pour disposer de moi? je n'ai pas le droit de mourir, je le comprends, mais puis-je vivre? ma situation n'est-elle pas sans issue?... Que faire?... quel parti prendre?... Inspirez-moi, mon Dieu!

Le rayonnement d'une flamme intérieure illumina pendant une ou deux secondes le visage de la marquise qui crut sa prière exaucée; il lui sembla que l'inspiration si ardemment sollicitée descendait du ciel et l'éclairait. Pauline ne se trompait pas. Une voix mystérieuse venait en effet de lui parler et de lui dire :

—Le salut est dans la franchise! Va trouver Tancrede, qu'il sache enfin ce qui se passe... Apprends lui la vérité toute entière... C'est un aveu terrible, sans doute, il te faudra pour le faire un courage surhumain, mais ensuite tu seras sauvée, car en face d'un puissant et légitime défenseur le lâche qui t'attaque reculera!... Le marquis d'Hérouville est le plus noble et le plus généreux des hommes... Son grand cœur saurait pardonner, mais tu n'as pas besoin de pardon, car tu n'as rien à te reprocher envers lui. La fatalité seule est coupable!

Pauline céda sans résistance à cette bienfaisante obsession; elle entrevit le terme d'une existence mystérieuse et de duplicité qui la torturait; elle voulut en finir à l'instant même, et, reprenant sur la cheminée de sa chambre la lettre de Cavaroc, ou plutôt de Lascars, elle se dirigea vers l'appartement de Tancrede... Au moment de franchir le seuil, elle s'arrêta; une irrésolution nouvelle

venait de s'emparer de son âme, et sa volonté faiblissait.

—Que fera Tancrede? s'était demandé la jeune femme. Dans cette situation suprême, quel parti prendra-t-il?

La réponse ne se fit pas attendre, et cette réponse la voici :

—Il prendra le seul parti digne d'un gentilhomme... il provoquera ce misérable Lascars sous le nouveau nom qui lui sert d'épide!... Il se battra avec lui!... il le tuera!

Jusqu'ici tout allait bien et Pauline s'affermis- sait de plus en plus dans sa résolution, lorsqu'une réflexion incidente, qui naturellement devait se présenter à son esprit, vint déterminer le retour de cette hésitation funeste dont nous avons parlé quelques lignes plus haut.

—Le sort des armes est toujours douteux, murmura la jeune femme. Le temps n'est plus où le duel s'appelait le *jugement de Dieu*... Qui me dit que le succès sera pour le bon droit? qui m'affirme que Tancrede sortira vainqueur du combat?

Cette idée inquiétante grandit avec une rapidité prodigieuse et prit en moins de quelques secondes de sombre développements.

—Le baron de Lascars est un spadassin terrible! poursuivit Pauline, et de plus il ne reculera devant aucune déloyauté, devant aucune trahison! S'il se trouve face à face avec Tancrede, l'épée à la main, il tuera Tancrede, et comme j'aurai provoqué par mes révélations insensées cette rencontre maudite, je serai le véritable assassin de celui que j'aime! j'aurai causé la mort de l'homme pour lequel je donnerais mille fois ma vie! Ah! qu'il ignore tout, aussi longtemps que cette ignorance pourra se prolonger!... Ma destinée s'accomplira librement, et si quelque malheur vient frapper Tancrede, j'en serai du moins innocente.

C'en était fait!... L'idée qu'un aveu sorti de sa bouche attirerait sur la tête du marquis d'Hérouville un péril mortel et inévitable s'emparait fatalement de l'intelligence de Pauline et la dominait. Désormais, quoi qu'il pût advenir de son silence, l'infortunée ne parlerait plus! Elle revint sur ses pas, sans avoir pénétré dans l'appartement de son mari; elle regagna lentement sa chambre à coucher, et, résignée à subir passivement son sort, elle commença par jeter au feu la lettre de Lascars, mais le lieu du rendez vous, l'heure indiquée, le numéro de la loge ne pouvaient s'effacer dans son esprit, Pauline, nous l'avons dit, venait de renoncer à toute idée de résistance; il ne lui restait donc qu'à courber la tête et à se prêter, avec une soumission absolue, aux ordres du baron de Lascars. Roland lui avait enjoint de se trouver le samedi suivant au bal de l'Opéra, entre minuit et une heure du matin, vêtue d'un domino noir et portant un nœud rouge sur l'épule gauche. Il fallait obéir et Pauline s'y prépara.

XIV

Lascars avait pour principe que, quiconque veut que ses affaires soient bien faites, doit les faire soi-même... Ceci suffira sans doute pour expliquer à nos lecteurs ce qui pourrait leur sembler obscur dans la scène que nous allons mettre sous leurs yeux. Retournons de quelques heures en arrière, c'est-à-dire dans la matinée du jour dont nous venons de raconter la soirée. Un homme d'une tournure élégante, vêtu comme l'étaient, à cette époque, les *heiduques* de grande maison, et remarquable par la barbe brune et touffue qui couvrait entièrement le bas de son visage, se promenait lentement en long et en large dans la rue en face de la porte monumentale de l'hôtel d'Hérouville. Cet homme semblait guetter quelqu'un ou quelque chose, et sa patience était à l'épreuve, car il attendait depuis deux heures sans donner le moindre signe de fatigue ou d'ennui. Plusieurs des valets de Tancrede étaient sortis et rentrés successivement. L'inconnu ne leur avait accordé qu'une attention fort minime, ou, pour mieux dire, il les avait honorés d'un rapide regard, tout en continuant sa promenade monotone et sans leur adresser la parole. Enfin, vers onze heures du matin, une femme jeune encore, coquettement vêtue, ayant la mine et la tournure d'une soubrette du répertoire classique, franchit le seuil de la porte cochère et traversa la rue sur la pointe du pied, pour ne point compromettre sur le pavé

fangeux, la semelle de ses petites mules à bouffettes. Cette soubrette n'était autre que mademoiselle Gertrude, la première camériste de la marquise d'Hérouville. Elle se dirigea vers un magasin de mercerie, ganterie, etc., situé à cent cinquante ou deux cents pas de l'hôtel. L'heiduque à grande barbe la suivit à distance; il entra derrière elle dans le magasin, fit une emplette de gants de peau de daim tandis qu'elle achetait des rubans, entama la conversation et se montra très galant, très empressé, si bien que mademoiselle Gertrude, lorsqu'elle quitta le magasin, trouva tout naturel qu'il en sortit en même temps qu'elle et se mit à ses côtés.

—Mademoiselle, lui demanda-t-il en continuant l'entretien commencé, qu'allez-vous faire de ces jolis rubans, s'il vous plaît?

—J'en vais faire des nœuds et des lacs d'amour, répondit Gertrude, et les poser sur un bonnet de tulle d'une forme nouvelle.

—Un bonnet pour vous?

—Naturellement... Je suis femme de chambre et non point ouvrière, quand je travaille, ce n'est que pour moi.

—Heureux rubans! soupira l'heiduque d'un air sentimental, combien leur sort est enviable! ce n'est pas eux qui vous embelliront, mademoiselle, c'est vous qui les ferez paraître charmants! mais plutôt non, je me trompe; ils sont à plaindre, au contraire... car on ne songera qu'à vous admirer et personne ne les regardera!...

Mademoiselle Gertrude était laide, mais, selon la loi commune, elle ne s'en doutait pas. Le compliment désoché à brûlepourpoint par son interlocuteur la rendit toute rouge de plaisir. Elle se mit à minauder, prit un air ingénu et répondit en folâtrant :

—Eh! mon Dieu, oui, je le confesse... j'aime les rubans, beaucoup, beaucoup, surtout quand ils sont roses et bleus.

—Bleus comme vos yeux... roses comme vos joues... interrompit l'heiduque. C'est faire preuve d'un goût exquis.

Mademoiselle Gertrude reprit :

—Je ne leur adresse qu'un reproche.

—Et lequel?

—Celui d'être trop chers!... Ces brimborions-là, monsieur, ça coûte les yeux de la tête!

—En vérité?

—Mon Dieu, oui! les hommes l'ignorent, mais nous autres pauvres jeunes filles, nous le savons que trop bien! Aussi ce sont des tentations perpétuelles auxquelles nous n'avons pas le droit de céder... Nous en rêvons souvent, monsieur.

—Y a-t-il beaucoup de rubans dans ce que vous avez là mademoiselle?

—Il y en a quatre aunes et un quart, monsieur.

—Ce qui fait, en argent?

—Trois livres dix sous, tout au juste.

—Mais alors, mademoiselle, si chers que soient ces maudits et charmants collifichets, on en aurait une bonne quantité pour vingt-cinq louis?

—Peste, je le crois bien!... mais vingt-cinq louis, monsieur, c'est une somme. Ah! si j'avais vingt-cinq louis à dépenser rien qu'en rubans, je me croirais la plus heureuse fille du monde!

—Il ne tient qu'à vous, mademoiselle, de goûter ce bonheur; les vingt-cinq louis, et par conséquent les rubans, sont à votre disposition.

Gertrude se mit à rire aux éclats.

—Je vous vois venir! répliqua-t-elle, vous allez ajouter que quelque bon génie, qui me protège à mon insu, va faire tomber cette pluie d'or dans les poches de mon tablier.

—Sans aucun doute, j'ajouterai cela!... le bon génie n'est pas loin... regardez-moi, vous le connaîtrez!... Quant à la pluie d'or, la voici.

En disant ce qui précède, l'heiduque tira de sa poche une pile de pièces d'or et la faisait danser dans sa main. Gertrude ouvrit de grands yeux, et le plus profond étonnement se peignit sur son visage.

—Ah ça! murmura-t-elle, c'est donc sérieux?

—En doutiez-vous?

—Beaucoup, je l'avoue.

—Vous aviez tort... Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante en aucune façon.

—S'il en est ainsi, vous avez quelque chose à me demander?

—Votre esprit est subtil et vif, mademoiselle, et vous devinez à merveille.

—De quoi s'agit-il alors ? parlez vite ! je me meurs de curiosité.

—Vous appartenez à la marquise d'Hérouville, mademoiselle.

—Tiens ! vous savez cela !

—Comme vous voyez... oh ! je sais beaucoup de chose... et maintenant, ajouta l'heiduque en mettant une enveloppe cachetée sous les yeux de Gertrude, maintenant, lisez cette adresse.

La camériste épela tant bien que mal :

" Pour madame la marquise d'Hérouville, pour elle seule..."

—Chargez-vous de placer ce soir cette enveloppe sur la table de toilette de votre maîtresse, reprit l'interlocuteur de Gertrude, et les vingt-cinq louis sont à vous.

—Cela paraît facile... murmura la camériste, mais...

—Eh bien, quoi ?

—Que dira madame ?

—Elle ne dira rien, puisqu'elle ignorera que c'est vous qui vous êtes chargée de cette lettre...

—Elle m'interrogera à ce sujet ?

—C'est probable, mais vous affirmerez ne rien savoir et vous soutiendrez votre dire avec d'autant plus de hardiesse que vous serez parfaitement sûre de ne pas être démentie.

Gertrude désigna l'enveloppe.

—Puis-je au moins vous demander de quelle part vient ceci ?... murmura-t-elle.

—Il m'est impossible de vous répondre à ce sujet, répliqua l'heiduque en souriant, je n'ai pas le droit de trahir le secret de votre maîtresse ! Acceptez donc, ou refusez, mais décidez-vous ! voilà les vingt-cinq louis et la lettre... Les prenez-vous, ou dois-je m'adresser à quelque autre ?...

—Je les prends, dit Gertrude après une seconde de réflexion, et madame aura votre message dans les mains ce soir, vers minuit, lorsqu'elle rentrera pour se mettre au lit.

—A merveille. Empochez la somme, mademoiselle, et cachez la missive.

—Grand merci ! Le joli rouleau ! que de rubans je vais avoir !

—Au revoir, ma jolie fille.

—Au revoir, mon beau monsieur, et quand vous aurez besoin d'un intermédiaire au même prix, souvenez-vous de moi, s'il vous plaît.

—C'est convenu.

L'heiduque barbu s'éloigna, fort satisfait en apparence du marché qu'il venait de conclure, et la camériste, non moins enchantée que lui, rentra joyeusement à l'hôtel. Son premier soin fut de mettre la lettre en lieu sûr, et, le soir venu, au moment où madame d'Hérouville regagnait sa chambre à coucher, après avoir accompagné Mathilde chez elle, le premier objet qui frappa ses regards fut cette même lettre placée bien en évidence sur la table de toilette. Nos lecteurs savent le reste.

La journée suivante fut pour Pauline un jour de supplice dont les heures lui parurent interminables. Déterminée à se trouver au rendez-vous assigné, car il ne lui semblait point possible de désobéir aux ordres de Lascars, la jeune femme se voyait dans la nécessité, non-seulement de cacher à tous les regards son trouble et ses angoisses, mais encore de ne compter que sur elle-même pour les préparatifs de sa sortie nocturne. La nature de Pauline était trop fière, trop élevée, trop délicate pour permettre à la jeune femme de se placer dans la dépendance de ses valets ou de ses caméristes, ce qui serait infailliblement arrivé si elle avait réclamé leur aide en leur demandant le secret. La noble et malheureuse créature, semblable à l'hermine héraldique des armes bretonnes, aurait préféré mille fois la mort à une humiliation ; rougir devant une servante lui semblait un supplice au-dessus des forces humaines. Elle ne comptait donc que sur elle seule, et les difficultés matérielles, les petits obstacles irritants, surgirent de toutes parts et se présentèrent devant elle à chaque pas. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, la marquise, ayant accompagné son mari et sa belle-sœur le mois précédent chez la duchesse de Grammont qui donnait un bal costumé, possédait un domino noir et un demi-masque de velours... Mais où chercher ce domino et ce masque ? qu'étaient-ils devenus ?... Les femmes de chambre le savaient... Pauline, elle, l'i-

gnorait complètement, et pour les trouver, il lui fallait, à l'insu des deux caméristes, fouiller les immenses armoires des cabinets de toilette, où des robes de toutes formes et de toutes couleurs étaient suspendues l'une à côté de l'autre, comme les victimes de Barbe-Bleue, et bouleverser le contenu d'un nombre infini de cartons grands et petits.

Le ruban rouge nécessaire à la confection du nœud qui devait être placé sur l'épaule gauche du domino n'était guère moins difficile à se procurer sans avoir recours à mademoiselle Gertrude, ou à Mariette, sa lieutenant... Toutes ces difficultés vaincues, un dernier obstacle subsistait encore, le plus terrible, nous dirions volontiers le plus insurmontable. Cet obstacle, le voici : Ainsi que Lascars l'avait prédit avec certitude, l'appartement de Pauline possédait en effet un escalier dérobé établissant la communication entre le cabinet de toilette, les offices et les jardins de l'hôtel. Mais pour arriver à cet escalier depuis la chambre de la Mlle Gertrude !... Or, mademoiselle Gertrude, la plus curieuse des filles d'Eve, avait le sommeil à tel point léger, que le faible bruit des ailes d'une mouche suffisait pour l'interrompre.

Onze heures du soir sonnaient à peine lorsque Pauline, prétendant une grande fatigue, quitta le salon et remonta dans son appartement, sans se douter des importantes découvertes faites par Gertrude en son absence, et de l'impitoyable espionnage auquel elle allait se trouver en but. L'état moral et physique de la jeune femme, s'il eût été possible de s'en rendre compte, aurait inspiré de la compassion à son plus mortel ennemi. A mesure qu'approchait le moment fatal et inévitable, les angoisses de Pauline augmentaient ; une fièvre violente calcinait son sang dans ses veines ; tantôt son cœur bondissait et semblait près de briser les parois de sa poitrine, tantôt il cessait de battre subitement, comme si la vie était au moment de s'arrêter. Pauline entendait à peine ce qui se disait autour d'elle ; son être tout entier s'absorbait dans une pensée unique, et à plus d'une reprise l'étrangeté de son attitude et la bizarre incohérence de ses réponses étonnèrent Tancrede, le comte de Rieux et Mathilde elle-même. Enfin arriva le moment où la marquise, se sentant incapable de supporter plus longtemps la contrainte qu'elle imposait depuis de longues heures, prétextait une fatigue écrasante et quitta le salon. Tancrede, inquiet par ces symptômes incompréhensibles pour lui, et craignant de voir Pauline retomber malade, ne prolongea guère son entretien avec le fiancé de Mathilde, et s'empressa d'aller retrouver sa femme. Il entra dans l'appartement de la marquise au moment où Mathilde venait de congédier Gertrude et Mariette après avoir achevé sa toilette de nuit. Pauline s'attendait à la visite de son mari et s'était préparée de son mieux à le recevoir. Tancrede l'interrogea tendrement. Elle trouva moyen de le rassurer par ses réponses d'une façon à peu près complète.

—Je te jure, mon ami, lui dit-elle, que tu auras tort de te forger des craintes chimériques. Mon état n'offre rien d'alarmant. Je suis brisée, c'est vraie, mais la fatigue est un mal qui n'est pas dangereux et qui n'a besoin que d'un remède ; le repos. Demain matin, je te le promets, je serai redevenue ce que j'étais hier.

—En es-tu sûr ?

—Oui, je l'affirme.

—Veux-tu que je passe la nuit près de toi ?... Je serai très bien dans ce grand fauteuil à côté du feu.

Pauline eut aux lèvres un sourire un peu contraint.

—En vérité, cher Tancrede, s'écria-t-elle, tu cherches à me persuader que je suis malade, mais tu n'en viendras point à bout ! Passer la nuit ici, dans ce fauteuil ! Je m'y refuse absolument !

—Si je te suppliais ?

—Je refuserais de même.

—Pourquoi ?

—Pour une foule de raisons, dont une seule doit te suffire : la pensée que tu veilles pour moi ne me permettrait pas de goûter une heure de repos.

—Puisqu'il en est ainsi, je cède. Mais au moins, tu me permets de me faire appeler à l'instant même si tu te trouvais plus souffrante !

—J'en prends l'engagement formel, et je suis certaine d'avance que rien ne troublera ton repos.

Ceci fut dit d'un ton de gaieté si naturel, que M. d'Hérouville se retira rassuré. Pauline l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, et elle eut soin, en regagnant sa chambre, de verrouiller intérieurement toutes les portes. Arrivée devant la cheminée, la jeune femme jeta machinalement les yeux sur la glace.

—Dieu ! murmura-t-elle, comme je suis pâle ! J'ai l'air d'une morte sortie de sa tombe ! Mais qu'importe ? ajouta-t-elle, sous le masque on ne verra pas mon visage.

Elle regarda la pendule. La plus longue aiguille indiquait la demie après onze heures. Il était trop tôt pour songer au départ. Pauline se laissa tomber dans le grand fauteuil désigné par M. d'Hérouville un instant auparavant, et son esprit s'abandonna derechef à la pensée unique, à l'idée fixe et désolante qui le torturaient depuis la veille. Elle fut arrachée brusquement à ces absorbantes réflexions pour le bruit argentin du timbre sonnant les douze coups de minuit. Elle quitta le fauteuil, elle se dirigea vers l'une des fenêtres et elle appuya son front contre le cristal glacé. Depuis cette fenêtre, on voyait les croisées de l'appartement particulier de M. d'Hérouville, situé dans l'aile gauche de l'hôtel. Derrière l'une de ces croisées brillait une lumière indiquant que le marquis veillait encore. Pauline fit un geste d'impatience.

—Il n'est pas couché ! murmura-t-elle, il peut s'inquiéter de nouveau !... Il peut revenir ! Tout est à craindre... J'attendrai.

Son attente fut courte. Au bout de quelques minutes à peine, la lumière s'éteignit et les ténèbres régnèrent dans l'appartement de Tancrede. Pauline n'hésita pas plus longtemps. Elle quitta son peignoir de nuit et revêtit la première robe qui tomba sous sa main, puis, ouvrant une armoire dans son cabinet de toilette, elle en tira le domino dans lequel elle s'enveloppa et dont elle rabattit sur sa tête l'ample capuchon. Le demi-masque de velours noir, avec sa barbe de dentelle épaisse, couvrit ensuite sa figure, ne laissant à découvert que ses yeux, auxquels la fièvre donnait un éclat étrange, presque effrayant. Ainsi vêtue, avec son flot de rubans écarlates flamboyant sur l'épaule, la marquise ressemblait bien moins à une femme qu'à quelque sombre fantôme évoqué par un puissant magicien. Elle ne portait d'autre bijou qu'un bracelet d'or et d'émail noir, enrichi de trois gros diamants, et que, par distraction, elle n'avait point détaché de son poignet gauche, en faisant sa toilette de nuit. Rien ne manquait au costume. Pauline prit des gants et se dit :

—Maintenant que Dieu me protège ! Je remets entre ses mains ma vie et mon honneur, et bien encore le bonheur de ceux que j'aime !

La marquise alla chercher, dans son cabinet de toilette, une très petite lanterne, à glaces dépolies, dont les femmes de chambre se servaient quelquefois ; elle l'alluma et elle se dirigea vers le passage conduisant à l'escalier dérobé. Au moment de s'engager dans ce passage elle se souvint pour la première fois, qu'il lui faudrait traverser indispensablement la pièce où couchait Gertrude. Cette pensée lui causa une subite défaillance et mouilla ses tempes d'une sueur froide. La terreur de se voir à la merci d'une servante fut si forte, que Pauline eut un instant la volonté ferme de reculer devant l'impossible et de désobéir à Lascars, mais cette volonté céda bien vite à la réflexion.

—Si je ne me trouve pas cette nuit au rendez-vous donné, se dit-elle, mon persécuteur viendra demain me poursuivre jusqu'ici ! Il m'en a menacé, et il ne menace jamais en vain ! il ne faut pas qu'il souille de sa présence la maison de mon mari !... Je remplirai, malgré tous les obstacles, la tâche que la fatalité m'impose !... Quoi qu'il puisse advenir, j'irai !...

Alors, sans se donner le temps de réfléchir davantage et de reculer de nouveau, Pauline s'avança dans le couloir et arriva à la porte de la petite pièce qui servait à Gertrude de chambre à coucher. Déjà elle mettait la main sur l'espagnolette de la serrure, lorsqu'elle bénit son étoile en s'apercevant que la porte n'était pas complètement fermée, et qu'il suffisait de la pousser pour l'ouvrir, ce qu'elle fit sans hésiter, quoiqu'avec un formidable battement de cœur. La porte céda silencieusement, et la marquise se trouva dans la

petite pièce, en face du lit de sa première cameriste. Là elle s'arrêta pendant une seconde, enveloppant de ses deux mains les vitrages de la lanterne, afin d'étouffer autant qu'elle le pourrait toute lueur ; elle chercha du regard, dans les ténèbres presque complètes, le visage de sa femme de chambre, et elle écouta le bruit de son souffle. Le résultat de ce double examen fut complètement rassurant, Pauline dut se l'avouer à elle-même. Gertrude, la tête à demi enfoncée dans l'oreiller, avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, et de cette bouche s'échappait à intervalles réguliers une respiration sonore. Jamais calme et profond sommeil ne se manifesta par des symptômes plus caractéristiques.

—Dieu me protège! pensa la marquise.

Elle ouvrit, avec des précautions infinies la porte qui donnait accès sur l'escalier dérobé, et, au moment de sortir de la chambre, elle se retourna. Gertrude n'avait fait aucun mouvement, et sa respiration résonnait, toujours égale, et toujours bruyante, dans le silence de la nuit. Pauline s'élança dans l'escalier, après avoir repoussé la porte derrière elle, mais sans la refermer.

XVII

Madame d'Hérouville descendit l'escalier dérobé, sortit de l'hôtel par une porte de service, cacha la lanterne derrière un grand vase de bronze et se trouva dans le jardin au milieu des plus profondes ténèbres. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, les allées étaient généralement droites, et d'ailleurs la marquise connaissait assez les dispositions de son jardin pour s'orienter sans peine jusqu'à la petite porte par où elle comptait s'échapper et qui donnait sur la ruelle dite l'impasse des Acacias. Cette ruelle a disparu depuis de longues années ; elle servait de limite aux dépendances de l'hôtel d'Hérouville, et rejoignait la rue Saint-Dominique sur laquelle elle se soudait à angle droit. Pauline, malgré l'obscurité, se dirigea rapidement vers la porte. Elle tira les verrous ; elle fit jouer la clef dans la serrure et elle ouvrit. Elle avait hâte d'en finir avec une situation insupportable ; l'impatience du désespoir l'aiguillonnait. Cependant, lorsqu'elle vit devant elle l'obscurité mal combattue de la ruelle déserte et sinistre, une profonde épouvante étreignit son esprit et serra son cœur ; il lui fallut appeler à son aide tout son courage et toute sa force pour lutter contre la défaillance qui s'emparait de son être entier. Elle sortit victorieuse de la lutte.

—Allons donc !... murmura-t-elle presque à voix haute, est-ce que j'ai le droit de reculer ?... Je dois et je veux marcher en avant, et s'il fallait affronter un abîme sans fond ou traverser les flammes d'un incendie, je n'hésiterais pas plus que je ne vais le faire...

Et elle s'élança au dehors.

La jeune femme sentit diminuer son effroi lorsqu'elle eut quitté la ruelle obscure et qu'elle se trouva dans la rue Saint-Dominique, éclairée d'une façon à peu près suffisante par les réverbères. Elle comptait sur le hasard pour lui procurer une voiture, mais, à la fin du dix-huitième siècle, à minuit passé, dans le faubourg Saint-Germain, les voitures étaient rares et Pauline avait de grandes chances d'être obligée, faute de véhicule, d'aller à pied jusqu'au Palais-Royal, où l'Opéra se trouvait alors. Le temps était froid. La gelée séchait le pavé, et madame d'Hérouville acceptait philosophiquement la nécessité d'une course pedestre que devait d'ailleurs rendre courte la rapidité de son allure, mais qu'on juge de l'effroi qu'elle ressentit, lorsqu'en quittant la rue Saint-Dominique pour entrer dans la rue du Bac, elle tomba tout à coup au milieu d'un groupe d'hommes avinés, qui sortaient de quelque taverne borgne, et qui l'entourèrent avec des chants, de rauges clameurs et de grossiers lazzi.

—Une femme en masque !... s'écria l'un des tapageurs nocturnes, en voilà une rencontre anacronique et joviale !...

—Ohé ! la belle, dit un autre, où donc vas-tu comme ça courir les aventures ?

En même temps, le grossier personnage voulut saisir la main de Pauline, mais la jeune femme, paralysée d'abord par une épouvante facile à comprendre, retrouva la force de pousser des cris

d'effroi, et se rejeta vivement en arrière en balbutiant :

—Ne me touchez pas !... ne m'approchez pas ! je vous le défends... je vous en supplie...

Un énorme éclat de rire du chœur des ivrognes accueillit ces paroles, et les phrases suivantes, vociférées par des voix rauques et moqueuses, se succédèrent comme les détonations d'un feu de file :

—Ne touchez pas madame !...

—Gardez-vous bien d'approcher madame et de lui manquer de respect !...

—Madame est baronne !...

—Madame est comtesse !...

—Madame est marquise pour le moins !...

—Vils roturiers, respectons les quartiers de madame la marquise ci-présente !...

—Appelez les gens de madame la marquise !...

—Faites avancer le carrosse de madame la marquise !...

—Pas tant de manières, marquise de mon cœur ! nous l'offrons la fine bouteille de petit blanc, la douzaine d'huîtres de rigueur et la salade d'œufs durs aux oignons crus !... Hein, c'est gentil, ça ! c'est de la galanterie un peu galante !... qu'en dis-tu ? Par le flanc droit, pas accéléré, arrrche ! L'affaire est entendue. Emmenons souper la marquise au cabaret de la Pointe-à-Feurs.

—Oui, oui, répétèrent en chœur toutes les voix, allons souper !... allons souper !...

Un des ivrognes prit alors madame d'Hérouville par le bras droit, un autre lui saisit la main gauche, et déjà ils l'entraînaient malgré ses cris et ses supplications qu'ils n'entendaient pas, ou qu'ils étouffaient sous leurs ricanements, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage vint changer de la façon la plus inattendue la physionomie de la scène. Ce personnage était un jeune homme, un gentilhomme à coup sûr, portant l'épée en verrouil et chaudement enveloppé dans une pelisse de velours garnie de fourrures. Il fit halte à quelques pas du groupe ébriolé dont nous venons de raconter les hauts faits.

—Ah ça ! drôles, s'écria-t-il d'une voix sonore qui fit tressaillir la marquise, malgré l'état de terreur et de désespoir dans lequel elle était plongée, que signifie cela, s'il vous plaît ? il me semble qu'on violente une femme ici !

Les coureurs nocturnes, surpris de cette brusque intervention, s'arrêtèrent, et l'un d'eux, le plus ivre sans doute, ou le plus insolent, répondit d'un ton brutal :

—Ce que nous faisons ne vous regarde point ! La rue est à nous aussi bien qu'à vous !... passez donc votre chemin et laissez nous passer le nôtre !

—A l'aide, monsieur, cria Pauline d'une voix étranglée et méconnaissable, je n'ai d'espoir qu'en vous !... ne m'abandonnez pas !... Par pitié ! au nom du ciel, venez à mon secours.

Le gentilhomme souleva courtoisement son petit chapeau galonné d'or.

—Oh ! soyez sans inquiétude, madame, répliqua-t-il, un lâche seul laisse insulter une femme en sa présence, et je ne suis point un lâche.

Puis, s'adressant aux ivrognes, il reprit :

—Au large, faquins, et dépêchez !

—Au large, toi-même !... hurlèrent les drôles d'un ton rempli de menaces, avec des grondements de bouledogue auquel on veut arracher un os. Au large, ou prends garde à toi !

Le défenseur de Pauline jeta sa pelisse en arrière, tira son épée, une mignonne épée vraiment, fine et pointue comme une aiguille, et dit avec un mépris superbe :

—Il me répugnerait très fort de me servir de cette arme contre vous ! Cependant, si vous m'y contraignez, je le ferai, foi de gentilhomme !... Madame est sous ma protection, et quand je devrais vous tuer tous (vilaine besogne !...), je vous jure que cette protection ne lui fera pas défaut ! Reculez donc ! reculez vite, ou tant pis pour vous !

Tout en prononçant ces paroles, le gentilhomme fouetta l'air de son épée, qui produisit un sifflement pareil à celui du caillou lancé par une fronde. Pauline rompit le cercle de ses persécuteurs et vint se réfugier derrière cette épée généreuse qui prenait si noblement sa défense. Les ivrognes, furieux de cette évasion, aveuglés par les fumées du vin, remplis de confiance en leur supériorité numérique et ne se rendant point compte de l'impossibilité de lutter sans armes contre une lame

d'acier vigoureusement et adroitement conduite, se précipitèrent avec des hurlements de rage à l'encontre du jeune homme, qui les attendait en souriant de dédain. Lorsqu'ils furent au moment de l'atteindre, la lame flexible fouetta l'air de nouveau, décrivit un demi-cercle et mit hors de combat deux des agresseurs, en cinglant la figure du premier comme un coup de crevache, et en pratiquant dans l'épaule du second une piqûre sans gravité réelle, mais cuisante en diable. Les deux blessés se crurent mortellement atteints et se rabattirent sur leurs compagnons avec des beuglements de détresse ; toute velléité belliqueuses s'éteignit à l'instant dans les cerveaux congestionnés de ces mauvais drôles. Une panique absolue remplaça sans transition leur bravoure alcoolique ; ils battirent précipitamment en retraite en se bousculant et se culbutant les uns les autres ; ils prirent la fuite aussi vite que le leur permit la mollesse de leurs jambes titubantes, et, avant d'avoir fait cinquante pas, ils dégringolèrent successivement sur le pavé comme des capucins de cartes et ne se relevèrent qu'à grand-peine. Avons-nous besoin d'ajouter que le gentilhomme ne manifesta nulle envie de mettre le comble à sa victoire en pourchassant ses ennemis vaincus ? Il se tourna vers Pauline qui, tremblante, presque incapable de se soutenir, s'appuyait contre la muraille pour ne pas tomber.

—Madame, lui dit-il en la saluant avec une courtoisie chevaleresque, voilà ces drôles dispersés et vous n'avez à craindre de leur part aucun retour agressif, je vous le promets ; cependant, pour vous épargner toute nouvelle chance de mauvaise rencontre, permettez-moi de continuer à veiller sur vous jusqu'à ce que vous soyez arrivée au but de votre course, ou du moins jusqu'à ce que nous ayons fait la rencontre d'une voiture... Et d'abord, madame, je vous en prie, prenez mon bras.

Pauline aurait donné tout au monde pour être à même de décliner cette offre, car, dans le gentilhomme envoyé par la Providence à son aide, elle avait reconnu dès le premier moment le comte Hector de Rieux, le fiancé de Mathilde d'Hérouville ; or, si son tête-à-tête avec M. de Rieux se prolongeait, il faudrait lui parler, lui répondre du moins, et la jeune femme tremblait de se trahir dans ce tête-à-tête, ne fût-ce que par le son de sa voix qu'il pourrait reconnaître si par malheur, pendant une seconde, elle oubliait de la déguiser. Un si sérieux motif plaïdait éloquemment en faveur d'une séparation immédiate ; mais Pauline, anéantie par l'émotion qu'elle venait d'éprouver, se sentait si faible, qu'il lui paraissait impossible de continuer son chemin... Une invincible terreur la paralysait en outre, et l'idée d'affronter des nouveaux périls semblables à celui qu'elle venait de courir la rendait folle par avance, quoiqu'en définitive ce péril eût été plutôt imaginaire que réel. Pour toute réponse, elle posa donc sa main tremblante sur le bras que lui tendait M. de Rieux.

—Madame, lui demanda ce dernier, où vous plaît-il que je vous conduise ?... Où allez-vous tout à l'heure lorsque j'ai été assez heureux pour vous rencontrer et pour vous rendre un léger service ?...

Il était impossible de laisser cette question sans réponse. Pauline balbutia donc, d'une voix faible comme un souffle, et que d'ailleurs le masque rendait méconnaissable :

—Au bal de l'Opéra, monsieur...

—Dans ce cas, répliqua le jeune comte, c'est au bal de l'Opéra que je dois vous conduire.

Madame d'Hérouville et M. de Rieux suivirent lentement la rue des Saints-Père en se dirigeant vers le quai, car la terreur que Pauline venait de ressentir et l'émotion qui la dominait encore rendaient sa marche vacillante et mal assurée.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, le 26 MAI courant, la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.